



## **Race et histoire à l'époque moderne**

Claude-Olivier Doron, Élie Haddad

### **► To cite this version:**

Claude-Olivier Doron, Élie Haddad. Race et histoire à l'époque moderne. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2021, Race, sang et couleur à l'époque moderne: histoires plurielles (I), 68-2, pp.7-34. <10.3917/rhmc.682.0007>. <hal-04325956>

**HAL Id: hal-04325956**

**<https://hal.science/hal-04325956v1>**

Submitted on 7 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## RACE ET HISTOIRE À L'ÉPOQUE MODERNE

[Claude-Olivier Doron](#), [Élie Haddad](#)

Belin | « [Revue d'histoire moderne & contemporaine](#) »

2021/2 n° 68-2 | pages 7 à 34

ISSN 0048-8003

ISBN 9782410022759

DOI 10.3917/rhmc.682.0007

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2021-2-page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

### Race et histoire à l'époque moderne

Claude-Olivier DORON, Élie HADDAD

Un débat fait actuellement rage en France, à la lisière des champs politique et académique, sur la pertinence de l'usage de la catégorie de race dans l'analyse sociale et politique<sup>1</sup>. Ce débat connaît un fort retentissement médiatique et prend des formes de plus en plus polarisées, rendant difficile toute approche nuancée, attentive à la complexité des enjeux sous-jacents<sup>2</sup>. D'un côté, inspirés parfois des travaux de Colette Guillaumin ou Franz Fanon, de la *critical race theory* ou des travaux d'analyse sociale et politique nord-américains, divers chercheurs dénoncent un universalisme républicain prétendument aveugle à la race, qui contribuerait ce faisant à masquer et reproduire des discriminations et violences raciales réelles. Ils promeuvent la catégorie de race comme outil critique, révélateur des dominations et discriminations à l'œuvre dans la société, voire la proposent comme catégorie d'identité politique, en souhaitant néanmoins se démarquer de tout « essentialisme » (sinon stratégique) et, *a fortiori*, de toute réduction de la race à la biologie<sup>3</sup>. L'argument est le suivant : la race,

1. Nous avons fait le choix, dans ce volume, de ne pas mettre le mot race entre guillemets, à la fois par souci d'économie de signes et parce que la méthodologie que nous défendons est celle de n'utiliser race que dans le sens des locuteurs que nous analysons. En conséquence, les guillemets seraient redondants. Nous recommanderions volontiers de réserver les guillemets aux usages métaphoriques de la race, c'est-à-dire à ceux qui la placent là où les acteurs ne la voyaient pas.

2. Parmi les exemples récents, on mentionnera deux tribunes, parues l'une dans *Le Monde* du 1<sup>er</sup> et 2 novembre 2020 sous le titre de « Manifeste des 100 » (disponible à cette adresse : <https://manifestedes90.wixsite.com/monsite/accueil-1>), l'autre dans *Le Point* du 14 janvier 2021 sous le titre « Appel de l'Observatoire du décolonialisme et des idéologies identitaires ». Face à ces prises de position qui appellent à combattre toute réflexion sur des catégories jugées identitaires, il faut rappeler que la discussion académique se déploie dans un espace qui ne saurait être limité par des options idéologiques ni instrumentalisé à des fins politiques : on peut être en désaccord avec tel ou tel point avancé par les chercheur.e.s engagé.e.s dans les études critiques sur la race, voire avec les fondements épistémologiques de ces études, mais cela ne peut en aucun cas justifier des attaques, des amalgames ou des amputations graves des libertés académiques ; encore moins un contrôle politique sur la production académique, qui menacerait directement l'activité des chercheur.e.s.

3. Voir, parmi d'autres, Magali BESSONE, *Sans distinction de race ? Une analyse concrète du concept de race et de ses effets pratiques*, Paris, Vrin, 2013 ; Daniel SABBAGH, Magali BESSONE (éd.), *Race, racisme, discriminations : anthologie de textes fondamentaux*, Paris, Hermann, 2015 ; Hourya BENTOUHAMI, *Races, cultures, identités. Une approche féministe et postcoloniale*, Paris, PUF, 2015 ; Didier et Éric FASSIN (éd.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris, La Découverte,

comme catégorie biologique, a été réfutée par la science<sup>4</sup>; par contre, elle existe de fait comme rapport social, à la fois parce que les acteurs la produisent dans leurs interactions – à travers des pratiques de discrimination, d'exclusion, de violence symbolique ou physique –, parce qu'elle sert de support à la définition de leur identité, et parce qu'elle est un principe structurel de domination, qu'on peut repérer à l'échelle nationale comme globale. La race se trouve ainsi érigée en catégorie générale d'analyse et de critique sociale, au même titre que la classe ou le genre. Toute une panoplie de concepts peut être mobilisée pour décrire ces rapports (« racisés », « racialisation », « racisme structurel », « whiteness » et « privilège blanc ») ainsi que la manière dont ils s'imbriquent avec les rapports de classe ou de genre<sup>5</sup>.

D'un autre côté, le développement de ces travaux et des stratégies politiques qui les accompagnent parfois a fait l'objet de nombreuses résistances, plus ou moins pondérées et, en vérité, hétérogènes. Certains réaffirment l'universalisme républicain et dénoncent la logique « identitaire » de ces mouvements, accusés d'essentialiser les différences, voire de réactiver une logique raciste, ou d'importer le « multiculturalisme » et le « différencialisme » issus des pays anglo-saxons<sup>6</sup>. D'autres, plus nuancés, considèrent que la mobilisation des catégories raciales se fait souvent au prix d'un écrasement de la complexité des enjeux de domination et des logiques sociales d'identification, en important une grille largement forgée dans l'espace nord-américain pour la projeter sur des réalités historiques, sociales et politiques très différentes. Ils s'inquiètent aussi, parfois, de la manière dont les revendications catégorielles de race se

2006; Sarah MAZOUZ, *Race*, Paris, Anamosa, 2020, ainsi que les numéros de *Mouvements* consacrés à ces sujets. Pour une présentation des travaux de la *critical race theory*, qui s'intéresse d'abord à la manière dont le droit contribue aux dominations raciales et à la manière de les critiquer, voir Hourya BENTOUHAMI, Mathias MÖSCHEL (éd.), *Critical race theory: une introduction aux textes fondateurs*, Paris, Dalloz, 2017. La notion d'essentialisme stratégique a été introduite par Gayatri Spivak en 1984 dans un entretien avec Elizabeth Grosz pour décrire un usage pragmatique et limité de l'essentialisation pour une stratégie politique précise. On notera néanmoins qu'elle insistait sur la nécessité d'être critique de cet essentialisme, attentif à ses risques, et qu'elle prendra par la suite de claires distances vis-à-vis des usages décontextualisés de cette notion.

4. Ce lieu commun est erroné. Au contraire, la notion de race a connu un retour en force dans les recherches biomédicales depuis les années 2000. Ce gain de visibilité est d'ailleurs largement lié à l'essentialisme « stratégique » de certains groupes minoritaires qui ont investi le champ biomédical aux États-Unis et voient dans la génomique (et, plus récemment, l'épigénétique) des leviers pour leurs luttes (Steven EPSTEIN, *Inclusion. The Politics of Difference in Medical Research*, Chicago, University of Chicago Press, 2007; Catherine BLISS, *Race Decoded. The Genomic Fight for Social Justice*, Stanford, Stanford University Press, 2012; Claude-Olivier DORON, Jean-Paul LALLEMAND, « Un nouveau paradigme de la race? », *La Vie des idées*, 2014). Il s'est trouvé renforcé par le développement du marché des tests génétiques d'ascendance, entre logique mercantile et quête identitaire. La frontière entre essentialisme « stratégique » et regain d'un essentialisme biologique est parfois poreuse, comme en témoignent les défenseurs du réalisme biologique racial en philosophie aux États-Unis (Quayshawn SPENCER, « Philosophy of race meets population genetics », *Studies in History and Philosophy of Science*, C, 52, 2015, p. 46-55; Michael HARDIMON, *Rethinking Race. The Case for Deflationary Realism*, Cambridge, Harvard University Press, 2017).

5. Pour un point sur l'intersectionnalité, voir le dossier de *Mouvements* dirigé par Silyane Larcher et Abdellali Hajjat en 2019 (<https://mouvements.info/intersectionnalite/>).

6. Les travaux de Pierre-André TAGUIEFF illustrent bien cette tendance. Voir notamment *L'Imposture décoloniale. Science imaginaire et pseudo-antiracisme*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2020.

feraient aux dépens des analyses des inégalités sociales fondées sur la classe, ou en divisant inutilement un camp déjà fragilisé<sup>7</sup>.

### LA RACE À L'ÉPOQUE MODERNE EN DÉBAT : APERÇU HISTORIOGRAPHIQUE

L'objectif de ce dossier, qui se poursuivra dans le prochain numéro de la *RHMC*, n'est pas de se situer dans un tel débat mais de plaider pour une réelle approche historique qui interroge certaines évidences à partir desquelles fonctionnent souvent ces prises de position. L'un des intérêts de l'analyse historique consiste à décentrer les termes mêmes de la controverse, au premier rang desquels la catégorie de race. De ce point de vue, l'importance de revenir sur l'époque moderne est double. D'abord, c'est à ce moment que se met en place le vocabulaire de la race, la notion elle-même s'imposant dans tout un ensemble de champs et d'aires culturelles au cours de cette période; ensuite, certains auteurs, nous y reviendrons, voient dans le début de la période moderne (les <sup>XV<sup>e</sup></sup>-<sup>XVI<sup>e</sup></sup> siècles) un moment fondateur dans l'émergence du racisme contemporain et la mise en place de systèmes de discriminations fondées sur la catégorie sociale de race<sup>8</sup>. Il nous semblait donc essentiel de revenir sur ces questions de manière approfondie. Les éditeurs de ce numéro ont été guidés de ce point de vue par un double souhait. D'une part, réunir un ensemble de travaux historiques, issus d'aires (ibériques, anglophones et francophones) et de champs (noblesse, religion, espaces coloniaux, etc.) variés sur la manière dont la notion de race a été (ou non) mobilisée entre le <sup>XV<sup>e</sup></sup> et le début du <sup>XIX<sup>e</sup></sup> siècle; d'autre part, plaider pour la nécessité d'une analyse attentive à la pluralité et à la complexité des usages sociaux de la race dans le monde moderne. Il s'agit d'en appeler à des études qui prêtent attention à la manière dont la catégorie de race a été effectivement utilisée par les acteurs étudiés, aux contextes sociaux de ses usages, aux grammaires plurielles dans lesquelles elle s'insère, en se gardant de confondre immédiatement la race avec une série d'autres catégories (la couleur, le sang, les différences corporelles naturalisées), en se gardant aussi de postuler son lien avec des rapports sociaux donnés (l'esclavage, l'exclusion, la hiérarchie et la domination). En examinant la variété des domaines dans lesquels elle est convoquée, ses contextes et les acteurs sociaux qui la mobilisent, il s'agit de redonner à cette catégorie qu'on prétend ériger en grille d'analyse sociale générale la contingence et l'équivocité de son histoire effective. Même si le souci d'intégrer des approches diverses sur la race à l'époque moderne fait que tous les contributeurs du numéro ne respectent pas nécessairement ce principe,

7. Pierre BOURDIEU, Loïc WACQUANT, « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 121-122, 1998, p. 109-118; Stéphane BEAUD, Gérard NOIRIEL, *Race et sciences sociales. Une socio-histoire de la raison identitaire*, Paris, Agone, 2021 ou, aux États-Unis, Mark LILLA, *La Gauche identitaire, l'Amérique en miettes*, Paris, Stock, 2018.

8. Ainsi l'article récent de Jean-Frédéric SCHAUB, « Une naissance du racisme moderne au <sup>XV<sup>e</sup></sup> siècle », *Communications*, 107, 2020/2, p. 19-30.

nous souhaitons commencer par marquer ces orientations méthodologiques et pourquoi elles nous semblent nécessaires.

La querelle qui agite les sciences sociales se double d'un débat historiographique qui n'est pas sans rappeler celui qui a opposé les historiens dans les années 1960-1970 autour de la pertinence de la catégorie de classe pour décrire les sociétés antiques, les révoltes populaires au Moyen Âge et à l'époque moderne, les sociétés d'Ancien Régime ou la Révolution française. À une «vulgate marxiste» qui cherchait à retrouver la lutte des classes et à appliquer les catégories familières de «bourgeois» ou de «prolétaires» à travers l'histoire et les sociétés les plus diverses, s'opposait une historiographie qui cherchait dans l'époque étudiée elle-même les catégories donnant la véritable description de la société<sup>9</sup>. Nombre d'auteurs ont ainsi objecté l'inadéquation du vocabulaire marxiste et de ces lignes de partage pour décrire des réalités profondément hétérogènes, mettant en jeu des rapports sociaux à la fois plus complexes et spécifiques<sup>10</sup>. Maurice Godelier a mis en avant le fait que, du côté du marxisme, la difficulté trouvait en partie ses racines chez Marx lui-même qui oscillait entre un sens *spécifique*, nettement délimité et défini, du concept de classe, applicable uniquement aux sociétés capitalistes occidentales, et un sens *métaphorique*, plus problématique, qui lui servait pour établir des parallèles entre les classes (au sens spécifique) et les ordres<sup>11</sup>. Dans le cas de la race, la situation est d'autant plus problématique que le sens spécifique lui-même est flou et variable; ses usages métaphoriques, eux, pullulent d'autant plus que l'attention aux spécificités historiques des rapports sociaux, laquelle était présente y compris dans la vulgate marxiste, y est souvent faible. On distinguera grossièrement trois types de positions.

La première peut prendre une forme naïve, qu'on trouve notamment dans nombre de travaux anglo-américains: la race est une catégorie si évidente, qui recouvre généralement la couleur ou le marquage d'une différence

9. En histoire moderne, la controverse entre Roland Mousnier et Boris Porchnev sur l'interprétation des révoltes paysannes ainsi que celle entre le même Mousnier et Ernest Labrousse pour savoir si l'Ancien Régime était une «société d'ordres» ou une «société de classes» sont restées célèbres. La seconde donna lieu à plusieurs colloques dont le dernier a fait date: Daniel ROCHE, Ernest LABROUSSE (éd.), *Ordres et classes. Colloque d'histoire sociale, Saint-Cloud, 24-25 mai 1967*, Paris-La Haye, Mouton, 1973. Voir à ce sujet Serge ABERDAM, Alexandre TCHOUDINOV (éd.), *Écrire l'histoire par temps de Guerre froide*, Paris, Société des études robespierristes, 2014. Pour les sociétés antiques, il suffit de rappeler les critiques proposées par Pierre Vidal-Naquet et Jean-Pierre Vernant, dans la suite des travaux de Moses Finley, à la lecture présentant les esclaves antiques comme une classe. Pour les révoltes populaires au Moyen Âge, voir le livre classique de Michel MOLLAT, Philippe WOLFF, *Les Révolutions populaires en Europe aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Calmann-Levy, 1970.

10. Voir notamment Jean-Claude PERROT, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1977, 2 vol. La *microstoria* porta par la suite un coup aux catégories préconstruites et mécaniquement appliquées aux sociétés pour les décrire et les interpréter. Pour une perspective historiographique sur les catégories sociales et leurs usages, voir «À propos des catégories sociales de l'Ancien Régime», introduction à Fanny COSANDEY (éd.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, p. 9-43.

11. Maurice GODELIER, «Ordres, classes, État chez Marx», in *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne*, Rome, École française de Rome, 1993, p. 117-135.

anthropologique, qu'elle est utilisée sans distance dès lors qu'il s'agit de parler, par exemple, de personnes de couleur, et en particulier quand il s'agit d'envisager des rapports sociaux de domination ou d'essentialisation qui semblent se superposer à ces différences<sup>12</sup>. Or, c'est là un premier point à noter, et qui traversera ces volumes : loin d'être une évidence, le lien entre race et couleur doit être analysé historiquement et envisagé dans sa contingence. Il y a des manières très diverses d'articuler race et couleur et ces articulations se font dans des contextes précis, avec des effets politiques et sociaux qu'il faut étudier<sup>13</sup>. L'assimilation entre race, essentialisation des différences corporelles et/ou rapports d'exclusion et de domination soulève elle aussi des questions.

Cette position peut prendre une forme plus réflexive et extensive qu'on illustrera par les travaux de Geraldine Heng : « la "race" est un des noms principaux [...] de cette tendance répétée [...] à démarquer les êtres humains à travers des différences [...] qui sont essentialisées de manière sélective comme étant absolues et fondamentales, afin de distribuer les positions sociales et les pouvoirs de manière différente entre les groupes humains »<sup>14</sup>. La race est ici envisagée comme le signifiant (en lui-même indifférent<sup>15</sup>) d'une série d'opérations générales, récurrentes à travers l'histoire et les sociétés : essentialisation et absolutisation des différences pour fonder des rapports sociaux inégaux. Avec une définition si large, il n'est guère étonnant que Heng retrouve la race au Moyen Âge ; elle aurait pu aussi bien la retrouver dans l'Antiquité<sup>16</sup>, et à peu

12. Les exemples abondent. Même des auteurs prenant une forte distance par rapport à l'idée selon laquelle un espace colonial était structuré selon des distinctions de races à l'époque moderne, comme R. Douglas Cope sur la ville de Mexico entre 1660 et 1720 (*The Limits of Racial Domination. Plebeian Society in Colonial Mexico City, 1660-1720*, Madison, University of Wisconsin Press, 1994), n'interrogent guère l'évidence de la catégorie de race elle-même. Cope souligne que les catégories de *mestizo* ou *indio* sont fluides, qu'elles ne sont pas déterminées nécessairement par l'apparence physique, que les étiquettes varient selon les contextes, que la détermination de la race relève de processus sociaux variés mais pour lui, malgré tout, *indio*, *mestizo*, *mulato*, etc. sont des « identifications raciales » et relèvent d'une « classification raciale ». Il cherche à montrer que des personnes de différentes races partageaient dans la plèbe les mêmes conditions de vie et s'opposaient à l'« idéologie raciale » de l'élite espagnole, incarnée par le système des *castas* – lequel est, à son tour, rabattu sur une lecture raciale. Cela le conduit, comme d'autres auteurs moins critiques, à ne pas envisager la non-évidence et la contingence de la qualification de ces différences en termes de race et, par ailleurs, à négliger les espaces dans lesquels, dès cette époque, la notion de race est effectivement utilisée pour fonder des différenciations (en l'occurrence, les enquêtes et statuts de pureté de sang). Nous reviendrons sur les débats autour de l'usage de la catégorie de race pour décrire certains espaces coloniaux, le système des *castas* et ses représentations picturales, ainsi que sur la question des bornes temporelles à partir desquelles la mobilisation de la catégorie de race semble s'imposer, dans le numéro 68-3, qui y est plus spécifiquement consacré.

13. Nous y reviendrons dans le numéro 68-3.

14. Geraldine HENG, « The Invention of Race in the European Middle Ages I », *Literature Compass*, 8-5, 2011, p. 258-274, cit. p. 267.

15. Voir par exemple Colette GUILLAUMIN, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 2002 [1972], qui distingue entre le « sens conscient [...] du mot race, [lequel] n'a guère d'importance », et son sens symbolique, qui serait « la radicalisation de toute différence, son inscription dans l'inchangeable » (p. 97). Ce type de perspective empêche de faire une véritable histoire de la catégorie de race et de comprendre les processus réels de diffusion des discours raciaux eux-mêmes.

16. Par exemple, Benjamin ISAAC, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton, Princeton University Press, 2004 ; D. E. MCCOSKEY, « Race before "Whiteness" : Studying Identity in Ptolemaic Egypt », *Critical Sociology*, 28-1/2, 2002, p. 13-39.

près dans toutes les cultures<sup>17</sup>. Cette définition qui ne prête aucune attention à l'histoire propre du signifiant « race » et à ce qu'il recouvre, conduit à en diluer les spécificités en la confondant avec toute opération d'essentialisation des différences (généralement corporelles), tout accent mis sur l'altérité et son inscription dans l'immuable. Elle va parfois de pair avec une tendance à voir dans toute naturalisation et toute référence au corporel une biologisation, et dans toute référence à une transmission des qualités à travers les générations une référence à l'hérédité<sup>18</sup>. Effacement des spécificités et décontextualisation donc, mais aussi propension à araser les discontinuités historiques. L'un des autres problèmes soulevés par ce type d'analyses est qu'elles lient de manière indissociable la race au racisme entendu dans un sens peu spécifique, c'est-à-dire comme système de hiérarchies et de dominations fondé sur l'essentialisation et l'absolutisation des différences. Or, ce faisant, on s'empêche de comprendre que la notion de race a une histoire qui ne se réduit aucunement au racisme, et que le racisme lui-même renvoie à des phénomènes sociopolitiques beaucoup plus déterminés que cette définition à la fois très extensive et, paradoxalement, en même temps très réductrice<sup>19</sup>.

Si cette première approche part d'une définition *a priori* non explicite ou très extensive de la race pour la projeter à travers l'histoire et s'étonner ensuite de l'y retrouver sous les noms et les formes les plus hétérogènes, une seconde approche s'efforce au contraire de nettement délimiter ce qu'elle appelle « l'idée moderne de race ». Celle-ci apparaîtrait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'histoire naturelle et l'anthropologie : elle ferait rupture et serait constitutive du racisme occidental, entendu soit comme système politique particulier, fondé sur l'affirmation de l'inégalité et de différences immuables entre races anthropologiquement définies et sur une forme de déterminisme biologique, soit, de manière plus large, comme affirmation d'une hiérarchie naturelle

17. Pour la Chine, Frank DIKÖTTER, *The Discourse of Race in Modern China*, Londres, Hurst Publishers, 2015 [1992]; pour le Maroc du XVI<sup>e</sup> siècle, Chouki EL HAMEL, *Black Morocco: A History of Slavery, Race and Islam*, New York, Cambridge University Press, 2013. Cette extension indéfinie de la notion aboutit logiquement à l'idée que toute société humaine pense en termes de race (par exemple Ron MALLON, « Was Race Thinking Invented in the Modern West? », *Studies in History & Philosophy of Sciences*, 44, 2016, p. 77-88). On opposera à cette perspective une analyse fine des manières dont certaines sociétés non-européennes ont pu procéder à des taxinomies sociales ou à des hiérarchisations, et des façons dont les colonisations européennes et le développement des discours raciaux sont venus s'y accrocher et les reconfigurer.

18. On retrouve cette tendance dans le livre par ailleurs riche de Christine OROBITG, *Le Sang en Espagne. Trésor de vie, vecteur de l'être (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2019, ou encore chez Giuseppe MARCOCCI, « Blackness and Heathenism. Color, Theology and Race in the Portuguese World », *Historia social y de la cultura*, 2016, 43-2, p. 33-57, lequel parle de « préoccupations biologiques », de « taxinomies embryonnaires » et de « biologisation » des catégories religieuses à propos des statuts de pureté de sang. Pour les problèmes épistémologiques liés à l'histoire de l'hérédité et de la biologie, sujet très travaillé depuis les années 1970, voir Hans-Jörg RHEINBERGER, Staffan MÜLLER-WILLE (éd.), *Heredity Produced. At the Crossroad of Biology, Politics, and Culture, 1500-1870*, Boston, MIT Press, 2007.

19. Pour plus de détails, Claude-Olivier DORON, *L'Homme altéré. Races et dégénérescence (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Ceyzerieux, Champ Vallon, 2016.

entre races justifiant aussi bien les systèmes esclavagistes et coloniaux que les discriminations et les exclusions au sein des sociétés occidentales. Selon cette approche, les tentatives consistant à étudier la race ou à identifier des formes de racismes avant le XVIII<sup>e</sup> siècle sont mal fondées. D'abord, elles confondent des usages de la race pensée avant tout comme un *lignage*, et non comme un *type* biologique fixe, avec «l'idée moderne de race» qui les aurait entièrement supplantés au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. Ensuite, elles ne perçoivent pas la dimension soit spirituelle, soit métaphorique des usages du sang et de la transmission héréditaire à l'époque moderne, qu'elles rabattent sur la biologie<sup>21</sup>. Enfin, elles surévaluent l'importance de certains discours mettant l'accent sur la stabilité des différences corporelles, là où prévaut souvent une valorisation des dimensions morales, religieuses, sociales et économiques<sup>22</sup>. En dépit de la justesse de certaines objections, et en particulier de la pertinence qu'il y a à prendre au sérieux les ruptures qui s'opèrent dans l'ordre des savoirs sur la race comme dans l'ordre sociopolitique aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, cette position pose néanmoins des difficultés. D'abord, la démarcation confortable qu'elle opère entre une idée moderne de race, unitaire et hégémonique à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui se fonderait sur la biologie, affirmerait l'existence de types fixes et immuables, et formerait un racisme «scientifique», et les conceptions antérieures de la race, est fragile. Le concept naturaliste et anthropologique de race – qui n'a jamais été homogène, et n'a jamais clamé unanimement le caractère immuable et radical des différences – est lui-même historiquement lié aux concepts plus anciens et repose sur l'importation d'un raisonnement généalogique en histoire naturelle et la définition de lignages au sein de l'espèce<sup>23</sup>. Ensuite, s'il est incontestable que l'émergence d'un savoir naturaliste puis anthropologique sur la race a constitué un point de rupture décisif, tout comme l'entrée dans l'analyse socio-politique de la doctrine des races, il serait erroné d'y voir une transformation radicale : des conceptions religieuses ou

20. Cette distinction est un lieu commun : voir par exemple Pierre-Henri BOULLE, *Race et esclavage dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2006 ou Ruth HILL, *Hierarchy, Commerce and Fraud in Bourbon Spanish America. A Postal Inspector's Expose*, Nashville, Vanerbildt University Press, 2005, chap. 5.

21. Anita GUERREAU-JALABERT, «Flesh and Blood in Medieval Language about Kinship», in Christopher H. JOHNSON *et alii* (éd.), *Blood & Kinship, Matter for Metaphor from Ancient Rome to the Present*, New York, Berghahn Books, 2007, p. 61-82 ; Frank ROUMY, «La naissance de la notion canonique de *consanguinitas* et sa réception dans le droit civil», in Maaike VAN DER LUGT, Charles DE MIRAMON (éd.), *L'Hérédité entre Moyen Âge et Époque moderne. Perspectives historiques*, Florence, Sismel/Edizioni del Galluzzo, 2008, p. 41-66 ; Carlos LÓPEZ-BELTRÁN, «Les *haereditarii morbi* au début de l'époque moderne», in *ibidem*, p. 321-351 ; Robert DESCIMON, «Chercher de nouvelles voies pour interpréter les phénomènes nobiliaires dans la France moderne. La noblesse, "essence" ou rapport social?», *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 46-1, 1999, p. 5-21, p. 12-13 pour la critique de l'emploi partiellement anachronique du terme de race par Arlette Jouanna.

22. C'est un argument régulièrement mobilisé dans les études sur la *limpieza de sangre* ou les études sur les statuts et hiérarchies dans les colonies comme en Europe. Par exemple Natalia MUCHNIK, «Pureté de sang et culture généalogique dans l'Espagne moderne», in Olivier ROUCHON (éd.), *L'Opération généalogique. Cultures et pratiques européennes, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 191-211.

23. C.-O. DORON, *L'Homme altéré...*, *op. cit.*

nobiliaires de la race, par exemple, perdurent, coexistent et parfois s'articulent à lui<sup>24</sup>. De même, au point de vue des politiques fondées sur la race, c'est un ensemble bien plus large de pratiques et de savoirs qui sont convoqués pour déterminer les identités raciales, depuis la généalogie jusqu'à l'étude des mœurs et, parfois, des pratiques religieuses<sup>25</sup>. Enfin, même s'il est essentiel de ne pas confondre toute naturalisation des différences, toute référence à des marqueurs corporels, avec une biologisation et un déterminisme héréditaire (assurément anachroniques avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle), cela ne doit pas conduire à nier les discours qui, à l'époque moderne, mettent l'accent sur la transmission corporelle de qualités physiques et morales au long des générations, en les révoquant comme purement métaphoriques. Il existe des régimes de naturalisation divers qu'on ne doit pas confondre, mais qui méritent d'être étudiés pour eux-mêmes.

On peut enfin repérer une troisième position, qui s'efforce de caractériser les spécificités historiques de la catégorie de race et/ou du racisme comme ensemble de rapports socio-politiques, voire de distinguer des «types différents de racisme» auxquels sont rapportés des «concepts multiples de race»<sup>26</sup>, tout en contestant la chronologie qui fait émerger l'idée moderne de race à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et se focalise sur le savoir naturaliste. Cette position affirme l'importance de certaines formes de racisme dès l'époque moderne, liées à des conceptions de la race entendue, selon la définition minimale proposée par J.-F. Schaub, comme la «transmission intergénérationnelle et physiologique de caractères moraux»<sup>27</sup>. Ces auteurs insistent sur la nécessité de prêter attention à l'émergence de discours et de pratiques qui, entre le XIV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle,

24. La place des généalogies religieuses dans les conceptualisations de la race en anthropologie ou en philologie au long du XIX<sup>e</sup> siècle est forte, sans parler des réflexions sur les races déchues, marquées par le péché et par les fautes morales de leurs ancêtres. On sait par ailleurs la place qu'occupent les arguments bibliques dans la justification de l'esclavage puis de la discrimination aux États-Unis. De même, diverses études ont souligné combien, par-delà leur racisme biologique, une part des idéologues nazis défendaient un projet spirituel ayant une dimension religieuse (Richard STEIGMANN-GALL, *The Holy Reich. Nazi Conceptions of Christianity, 1919-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003).

25. Pour la place des pratiques généalogiques dans le cas des Nazis, Eric EHRENREICH, *The Nazi Ancestral Proof. Genealogy, Racial Science, and the Final Solution*, Bloomington, Indiana University Press, 2007; sur l'étude des mœurs à des fins de détermination de l'identité raciale aux États-Unis, Ariela GROSS, *What Blood Won't Tell. A History of Race on Trial in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2008, et, dans le cas des colonies françaises et italiennes, voir les travaux de Silvia Falconieri; pour l'examen des mœurs et des pratiques religieuses dans les colonies portugaises, Xavier ANGELO-BARROS, Cristina NOGUEIRA DA SILVA (éd.), *O governo dos outros. Poder e Diferença no Império Português*, Lisbonne, Imprensa de Ciências Sociais, 2016.

26. Max S. HERING TORRES, «Purity of Blood. Problems of Interpretation», in Max S. HERING TORRES, Maria Elena MARTINEZ, David NIRENBERG (éd.), *Race and Blood in the Iberian World*, Berlin, LIT Verlag, 2012, p. 30-34 et l'ensemble du volume, ainsi que Nikolaus BÖTTCHER, Bernd HAUSBERGER, Max S. HERING TORRES (éd.), *El peso de la sangre: Limpios, Mestizos y Nobles en el mundo Hispanico*, Mexico, El Colegio de Mexico, 2011; D. NIRENBERG, *Neighboring Faiths. Christianity, Islam and Judaism in the Middle Ages and Today*, Chicago, University of Chicago Press, 2014, chap. 8; M. Elena MARTINEZ, *Genealogical Fictions. Limpieza de Sangre, Religion and Gender in Colonial Mexico*, Palo Alto, Stanford University Press, 2008 ou, en France, Jean-Frédéric SCHAUB, *Pour une histoire politique de la race*, Paris, Le Seuil, 2015, pour un point général sur ces débats.

27. J.-F. SCHAUB, *Pour une histoire politique de la race*, op. cit., p. 141.

suivant les régions, ont conduit à mettre en avant le sang et la généalogie comme supports de l'identité collective, à souligner la transmission des qualités et des défauts physiques et moraux au travers des générations, à marquer collectivement et de manière héréditaire certains lignages de notes d'infamie et de caractères physiologiques particuliers<sup>28</sup>. Leurs travaux soulignent la manière dont ces évolutions vont de pair avec la première élaboration d'un concept de race, dont les premiers usages sont, de fait, liés directement à ces discours<sup>29</sup>. Ils pointent parfois, dans leur chronologie, deux moments clés. D'une part, les XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, en particulier dans l'espace ibérique, symboliquement figurés par la date de 1492 où convergeraient l'expulsion des Juifs et des Maures, le renforcement des statuts de pureté de sang visant les *conversos*, et la découverte des Amériques qui conduira à l'asservissement des Indiens et à la croissance de l'esclavage des Africains<sup>30</sup>. D'autre part, la fin du XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle, moment central pour une redéfinition de la noblesse, en France notamment, autour du sang et de la race, dans le cadre d'une réaction nobiliaire qui n'est pas sans faire écho aux débats qui ont conduit à l'instauration des statuts de pureté de sang en Espagne au XV<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. Mais, en dépit du souhait affiché de se garder de toute téléologie qui tracerait une ligne continue de ces racismes de l'époque moderne aux formes contemporaines du racisme, ces approches tendent à projeter rétrospectivement, selon ce que Bergson appelait le « mouvement rétrograde du vrai », la lumière à partir du présent et à opérer des regroupements, à mettre en lumière ou rejeter dans l'ombre sélectivement tel ou tel élément, en l'arrachant à la complexité du contexte social, politique et épistémologique dans lequel il se situait. Ainsi, il n'est pas du tout sûr que l'on puisse mettre en équivalence les places accordées aux Indiens, aux esclaves noirs et aux libres de couleur, ou aux *conversos* dans les sociétés coloniales ibériques. On peut encore moins les séparer d'un jeu d'identifications où les *conversos* sont intimement liés aux hérétiques (systématiquement oubliés dans les récits du racisme à l'époque moderne), les esclaves noirs et les libres de

28. M. VAN DER LUGT, C. DE MIRAMON, « Penser l'hérédité au Moyen Âge : une introduction », in EID., *L'Hérédité*, op. cit., p. 3-37 ; C. H. JOHNSON, B. JUSSEN, D. W. SABEAN, S. TEUSCHER (éd.), *Blood & Kinship*, op. cit. ; Caroline Walker BYNUM, *Wonderful Blood. Theology and Practice in Late Medieval Northern Germany and Beyond*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2007 ; C. OROBITG, *Le Sang en Espagne*, op. cit.

29. Voir, dans ce volume, l'article d'Ana Gomez-Bravo.

30. Par exemple, Adriano PROSPERI, *Il seme dell'intolleranza. Ebrei, eretici, selvaggi: Granada 1492*, Rome-Bari, Laterza, 2011.

31. Voir, pour la France, les travaux classiques d'Arlette Jouanna, André Devyver ou Ellery Schalk cités *infra*. Il est essentiel de resituer ces questions dans la culture généalogique des différents pays européens et des espaces coloniaux et leurs évolutions aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles. Voir par exemple Valérie PIETRI, Germain BUTAUD, *Les Enjeux de la généalogie (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle). Pouvoir et identité*, Paris, Autrement, 2006 ; O. ROUCHON (éd.), *L'Opération généalogique*, op. cit. ; Stéphane JETTOT, Jean-Paul ZUÑIGA (éd.), *Genealogy and Social Status in the Enlightenment*, à paraître. Pour le parallèle entre les débats sur la noblesse et les statuts de *limpieza de sangre*, voir notamment Adeline RUCQUOI, « Noblesse de *conversos*? », in « Qu'un sang impur... » *Les conversos et le pouvoir en Espagne à la fin du Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1997, p. 89-109, et Jean-Paul ZUÑIGA, « La voix du sang. Du métis à l'idée de métissage dans l'Amérique espagnole », *Annales HSS*, 54-2, 1999, p. 425-452.

couleur à l'ensemble des populations serviles ou marqués par la tache d'ignominie attachée aux métiers vils, les Indiens aux païens convertis, parfois issus de nobles lignages, valeureux et purs, etc.<sup>32</sup> Il est tout aussi problématique de mettre en exergue uniquement certaines mises à l'écart héréditaires des charges publiques dans un monde qui, de fait, était structuré autour d'un système de droits différenciés et de hiérarchies fondées sur le lignage, la vertu ou l'infamie : c'est couper artificiellement dans un tissu complexe et aux fils liés des figures en accord avec les patrons actuels, plutôt que de s'intéresser réellement à la spécificité des concepts de race et des rapports sociaux à l'époque moderne. Il nous semble plus fertile de mettre en avant cette complexité et ces spécificités pour étudier les processus contingents qui ont conduit – tardivement, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle – à la mise en équivalence de certaines de ces situations et à une extension d'un certain vocabulaire de la race à divers groupes auxquels, avant, il ne s'appliquait guère<sup>33</sup>. De même, plutôt que d'ériger les évolutions du XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles comme la « matrice » du racisme contemporain, il serait sans doute utile de mieux marquer où se situent les éléments de continuité et de discontinuité, et de reconnaître une fois pour toutes qu'il n'existe pas *une* matrice du racisme des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, mais tout une trame complexe de mécanismes sociaux, politiques et idéologiques qui ont conduit à la mise en place de dispositifs politiques visant la race, eux-mêmes très variés. « Le » racisme, autant que « la » race sont des notions qu'un historien doit manier avec circonspection, car ils recouvrent un ensemble de situations extrêmement hétérogènes, et leur caractérisation dépend beaucoup de la définition adoptée.

#### **POUR UNE HISTOIRE PLURIELLE ET RADICALE DE LA RACE : ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES**

Il nous semble que plusieurs précautions doivent être prises pour éviter certaines apories qui traversent cette historiographie. Tout d'abord, accepter de dissocier une histoire plurielle des concepts de race d'une histoire globale du « racisme » (souvent défini lui-même de manière problématique) : cette dernière soulève un ensemble de difficultés qui empêchent de saisir nombre de champs où la catégorie de race fut effectivement élaborée et mobilisée, ou écrasent la complexité de ses usages pour en faire une catégorie homogène de domination et d'essentialisation.

Ensuite, veiller à ne pas hypostasier la race comme une catégorie de distinction opérante au cœur des sociétés les plus diverses, au risque de l'ériger en un quasi-transcendantal qui perde son caractère historique et sa contingence, et de fragiliser ainsi le travail critique. On peut certes arguer que l'élaboration de catégories transversales (la classe, le genre, la race) est nécessaire pour éclairer

32. Voir *infra*.

33. Voir les articles de Jean-Paul Zúñiga et Clément Thibaud dans le numéro 68-3.

des rapports sociaux qui ne sont pas explicites et révéler des dominations et des hiérarchies. Mais avant d'ériger ainsi la race, dans un sens analytique, comme catégorie générale, nous gagnerions à adopter une démarche « émique » et nominaliste qui s'attache, de manière précise, à la diversité des usages sociaux de cette notion, aux manières dont elle est mobilisée en concurrence ou en tension avec d'autres, aux stratégies des acteurs qui l'emploient dans tel contexte bien défini, aux effets politiques et épistémologiques de son utilisation dans tel champ, de son extension à tel autre, etc. C'est une manière de s'assurer qu'en projetant la race comme catégorie d'analyse, on ne masque pas tout un ensemble d'enjeux spécifiques liés à ses usages effectifs et on ne se laisse pas prendre par les fausses évidences d'une histoire récente<sup>34</sup>. Pour ne donner qu'un exemple, plutôt que de partir de l'association apparemment évidente entre Africains et race pour établir un lien immédiat entre traite transatlantique et race, il est souhaitable de se demander sous quelles conditions, à quels moments précis, et avec quels effets, la catégorie de race a été mobilisée pour décrire les appartenances sociales dans des sociétés esclavagistes où prévalaient une pluralité d'appartenances et de statuts distincts. On le verra dans le second volume de ce dossier<sup>35</sup>, il semble que, tant du côté des Antilles françaises que des colonies ibériques et portugaises, il faille attendre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que cette catégorie s'impose. Ce processus est d'abord en lien avec la situation des « libres de couleur », c'est-à-dire de ceux qui, théoriquement libres, sont néanmoins réputés porteurs de la marque héréditaire liée à la servitude. Ces derniers se trouvent mis à l'écart des charges publiques, d'un ensemble de métiers et d'institutions, dans des contextes par ailleurs très variables. Ces exclusions n'ont par exemple pas le même poids selon qu'on a affaire à des espaces où la faiblesse de la population rend nécessaire l'ouverture à des libres de couleur

34. On peut faire un parallèle avec les travaux attentifs à déconstruire les catégories identitaires projetées ou imposées rétrospectivement, par exemple dans la description des processus menant à la « chute » de l'Empire romain, décrits en termes d'invasion par des groupes ethniques déterminés, là où l'historiographie récente fait apparaître une réalité beaucoup plus complexe (Christine DELAPLACE, *La Fin de l'Empire romain d'Occident*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Paris, 2015, ou les travaux de Bruno Dumézil et Patrick Geary, ce dernier étant, qui plus est, attentif à la manière dont ces étiquettes retentissent sur l'interprétation des données archéologiques et paléogénomiques) ; ou bien avec ceux cherchant à rendre compte de la complexité des langages d'appartenance lors des affrontements et échanges entre Sarrasins et Francs aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles (Philippe SÉNAC, *Charlemagne et Mahomet. En Espagne, VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Gallimard, 2015 ; John TOLAN, *Les Sarrasins. L'Islam dans l'imagination européenne du Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2003) plutôt que d'y projeter une opposition religieuse prétendument évidente et millénaire ; ou encore avec ceux d'un Robert I. Moore soucieux de ne pas accepter sans critique les catégories d'hérétiques et de cathares plaquées sur un ensemble de groupes hétérogènes (Robert I. MOORE, *Hérétiques. Résistances et répression dans l'Occident médiéval*, Paris, Belin, 2017). Il est essentiel d'adopter une perspective émique pour éviter de projeter des catégorisations issues de moments et d'acteurs bien particuliers de l'histoire, eux-mêmes traversés de rapports de force (il suffit de penser à la littérature antihérétique ou à l'interprétation nationale des invasions barbares au XIX<sup>e</sup> siècle). Le danger est que, avec la noble envie de manifester des dominations cachées, on ne tombe dans les mêmes travers.

35. Voir l'introduction au second volume pour un point sur le débat historiographique concernant ces questions.

ou non<sup>36</sup>. Elles sont fondées sur une grande hétérogénéité des statuts et des catégories d'appartenance, lesquelles ne se laissent guère écraser sous une seule catégorie générale et renvoient à des composantes multiples : statut juridique (libre/non-libre), métiers, couleurs, qualité, ascendance, religion, etc. Enfin, il y a une variabilité des processus de diffusion de la catégorie de race même : ainsi, là où, dans les colonies françaises, elle est d'abord étroitement liée à des questions nobiliaires de la pureté du sang<sup>37</sup>, du côté des colonies ibériques, elle est une catégorie qui concerne au premier chef les groupes visés par les statuts de *limpieza de sangre* (hérétiques, juifs et *conversos*, morisques, etc.). On voit quel danger il y aurait à projeter la catégorie de race sur cette réalité composite et changeante : on prendrait le risque de masquer un ensemble d'évolutions décisives en ce qui concerne les catégories d'appartenance, les mécanismes d'exclusion et de domination, mais aussi les pratiques sociales plus générales, qui se jouent dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et sont essentielles pour la réorganisation de l'ordre social dans ces sociétés, y compris (voire surtout) après l'abolition de l'esclavage.

C'est la raison pour laquelle, au cœur de ce dossier, nous avons souhaité mettre en avant les usages effectifs de la catégorie de race. Notre souhait est de défendre une articulation entre une histoire épistémologique des concepts de race fermement distinguée de l'histoire de l'idée de race ou du racisme, et une histoire politique et sociale de la race, attentive aux usages effectifs de la catégorie, aux acteurs qui la mobilisent, et aux contextes précis et stratégiques de ces usages<sup>38</sup>. Et pour ce faire, nous nous fondons sur une méthode qui peut être résumée en cinq principes.

1/ Les termes de sang, de race, d'hérédité, etc., comme tous les autres, nécessitent une historicisation précise et complète, c'est-à-dire qui soit attentive à la chronologie, aux contextes d'énonciation et à ne pas charger l'interprétation de significations ou connotations qui n'apparaîtront que plus tard. Il s'agit donc de prendre au sérieux les termes et les catégories mobilisées par les acteurs, en les situant toujours dans leur contexte (social, épistémologique, politique)

36. Voir par exemple à ce sujet João DE FIGUEIRÔA-RÊGO, Fernanda OLIVAL, « Cor da pele, distinções e cargos: Portugal e espaços atlânticos portugueses », in Bruno FEITLER, Ronald RAMINELLI (éd.), *Pureza, raça e hierarquias no império colonial português*, *Tempo*, 16/30, 2011, p. 115-145, ainsi que Baptiste BONNEFOY, « Les langages de l'appartenance. Miliciens de couleur et changements de souveraineté dans les îles du Vent (1763-1803) », *L'Atelier du Centre de Recherches Historiques*, 20, 2019, p. 1-34.

37. Guillaume AUBERT, « "The Blood of France": Race and the Purity of Blood in the French Atlantic World », *The William and Mary Quarterly*, 61-3, 2004, p. 439-478 et, dans le prochain numéro de la *RHMC*, les articles de Frédéric Régent et Matthew Gerber.

38. Pour plus de détails sur certaines propositions, C.-O. DORON, *L'Homme altéré...*, op. cit., p. 29 sq. Voir aussi « Histoire épistémologique et histoire politique de la race », *Archives de philosophie*, 81, 2018/3, p. 477-499, pour la distinction entre l'histoire de l'idée de race, qui postule l'existence d'un référent homogène et continu (l'idée) de la race qui s'incarne simplement de manière variable selon les contextes, et présuppose une définition *a priori* de « la » race ; et une histoire épistémologique et politique des concepts, qui s'intéresse aux usages effectifs, hétérogènes de la catégorie de race, toujours situés dans des jeux sociaux, des stratégies et des contextes précis, sans postuler aucune homogénéité ou continuité, ni aucune définition *a priori*.

d'énonciation et en prêtant attention à leurs spécificités. Il convient de préciser ce que recouvre telle notion, les rapports qu'elle entretient avec d'autres, et ce qu'elle peut et ne peut pas impliquer dans tel ou tel contexte. Par exemple, parler de «biologie» sous prétexte qu'on renvoie à une différence naturelle, ou de «lutte des races» parce qu'on décrit une opposition entre anciens et nouveaux Chrétiens<sup>39</sup>, n'a aucun sens: c'est traiter tel élément en l'arrachant à son contexte et le désolidariser du monde, de l'ensemble de relations et de possibles dans lequel il se situait.

2/ Une histoire purement intellectuelle de ces notions ou des représentations qu'on fonderait sur elles reste insuffisante à rendre compte de leur sens car celui-ci s'inscrit toujours au sein d'un système social déterminé et ne se comprend qu'en rapport avec des pratiques sociales définies. Les discours eux-mêmes sont des pratiques parmi d'autres: leur sens et leur valeur dépendent du moment de leur saisie et de l'histoire dans laquelle ils sont saisis. Insistons sur ce point: on aime à opposer discours et pratiques, mais il faut se rappeler que les discours mettent en jeu tout un ensemble de stratégies et de prises de position de la part des acteurs sociaux; ils ont un ensemble d'effets sociaux. La mobilisation (ou non) de catégories d'appartenance telle que la race et le contexte dans lequel elle a lieu n'ont rien d'indifférent: il faut pouvoir les analyser comme un fait social comme un autre.

3/ Le rapport entre les pratiques discursives dans lesquelles apparaît la catégorie de race et les autres pratiques sociales n'est pas un simple rapport d'homologie: il laisse la place à des tensions, voire parfois à des contradictions, qui sont source de changements des unes et des autres. Ainsi, certaines pratiques sociales peuvent rester les mêmes tandis que leur formalité – et donc leur signification, leur saisie, la façon de les vivre – se transforme: les choses restent apparemment les mêmes mais se mettent à «tourner» autrement, pour reprendre l'expression de M. de Certeau qui analysait ainsi les transformations du catholicisme de l'époque moderne: alors que tout un ensemble de rites demeurent, ils sont pris dans de nouvelles configurations sociales, de nouvelles croyances, de nouvelles inflexions du dogme qui en transforment le sens social<sup>40</sup>. Ainsi, en France, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'articulation entre race et ancienneté, défendue par certains comme fondements de la «vraie» noblesse, ouvre la voie à un soupçon sur les origines nobiliaires des familles qui va se généraliser dans les faits à partir des enquêtes de Colbert. L'affirmation d'une «vraie» noblesse, naturelle, s'accompagne d'une

39. Voir par exemple D. NIRENBERG, *Neighboring Faiths...*, op. cit., qui, par-delà un contresens général sur le cours de M. Foucault *Il faut défendre la société*, fait de l'opposition entre anciens et nouveaux chrétiens un précurseur du discours de la lutte des races, sans prendre en compte tout ce que suppose, en termes de philosophie de l'histoire, de transformations des rapports entre société et formes institutionnelles, de mise en avant d'un matérialisme historique aux dépens des enjeux spirituels, et d'évolutions du concept historique de race lui-même, la mise en place de la grille de la lutte des races, laquelle est inséparable de transformations politiques précises à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir l'article de C.-O. Doron dans le numéro 68-3 de la *RHMC*, à paraître.

40. Michel DE CERTEAU, «La formalité des pratiques. Du système religieux à l'éthique des Lumières (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)», in ID., *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002 [1975], p. 178-241.

réorganisation des critères de sa véridiction et des manifestations sociales de sa preuve qui la dénaturalisent d'un même mouvement<sup>41</sup>.

4/ Ces notions ne doivent pas être analysées et interprétées isolément, mais placées dans les relations qui les lient les unes aux autres et avec d'autres catégories, ainsi qu'avec les phénomènes sociaux qu'elles viennent caractériser, selon un principe structural qui peut s'énoncer ainsi: «un phénomène observable n'a jamais de sens en soi, mais reçoit sa signification de l'ensemble des relations qu'il entretient avec des éléments qui lui sont articulés dans une même structure; la comparaison d'éléments formellement analogues ne dit donc rien de leur valeur, s'ils appartiennent à des structures différentes»<sup>42</sup>.

5/ Ces notions, comme toutes les notions qui visent à désigner ou catégoriser le monde social (y compris en le naturalisant), sont éminemment conflictuelles et leur définition est l'objet de débats parce que les découpages qu'elles entendent opérer du monde social sont des enjeux de pouvoir et donc de luttes<sup>43</sup>. Ces conflits peuvent se produire à l'intérieur d'une même grammaire et dans un même jeu de langage (on peut discuter sur le sens et la valeur différentielle des termes, mettre l'accent sur tel aspect plutôt que sur tel autre, sans remettre en cause les règles fondamentales du jeu: on prend des positions stratégiques en son sein); ou bien naître de contestations plus ou moins radicales du cadre lui-même, en faisant appel à une autre grammaire (et donc un système de valeurs et rapports sociaux différents). Les acteurs peuvent fort bien jouer de cette conflictualité et mettre en avant telle ou telle définition, telle ou telle grammaire particulière, dans leurs stratégies et leur parcours social. L'analyse doit prendre en charge cette conflictualité sans réduire arbitrairement les différentes définitions ou catégorisations en concurrence à un sens homogène. Autant que possible, elle doit inclure les positions sociales des énonciateurs ainsi que les actions d'écriture en jeu dans les énonciations qui mobilisent ces catégories.

## LES CHAMPS HISTORIQUES DE LA CATÉGORIE DE RACE

### *Race, théologie et religion*

L'une des originalités de ce dossier consiste à mettre l'accent sur la façon dont les discours religieux ont joué un rôle dans la formation des catégories raciales et la mise en œuvre de dispositifs de pouvoir visant la race, dans un sens qu'il faudra préciser pour éviter tout malentendu. Longtemps a prévalu une vulgate, qui remonte au début de la formation de la doctrine des races au XIX<sup>e</sup> siècle,

41. R. DESCIMON, «Chercher de nouvelles voies...», art. cit.

42. Anita GUERREAU-JALABERT, «Rome et l'Occident médiéval. Quelques éléments pour une analyse comparée de deux sociétés à système de parenté complexe», in Jean-Philippe GENET (éd.), *Rome et l'État moderne européen*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 197-216, citation p. 198.

43. La même remarque vaut d'ailleurs de manière plus large, et par exemple dans l'ordre des savoirs: un concept est rarement figé dans une définition hégémonique et il est essentiel de prêter attention aux débats et aux luttes qui le traversent.

rendant la religion chrétienne, en particulier catholique, aveugle aux questions de race. Là où les discours sur la race s'attacheraient à des qualités physiques héréditaires et immuables, mettant en avant un fatalisme et un déterminisme biologique, le christianisme mettrait l'accent sur les valeurs spirituelles et la liberté, affirmant la possibilité du salut pour chacun. Là où les discours sur la race contesteraient l'unité et l'horizon commun de l'humanité, le christianisme mettrait l'accent sur l'unité d'origine, l'universalité du salut et l'efficacité du baptême pour intégrer chacun dans la communauté des croyants, quelle que soit son origine ou sa condition, suivant l'*Épître aux Galates* (Ga, 3, 28). Est évoquée à l'appui de cette thèse la dimension ouverte de l'Église intégrant des personnes issues d'origines diverses. Ce discours est allé de pair avec une historiographie mettant en scène des religieux – missionnaires notamment – luttant contre l'esclavage ou la discrimination de certains groupes, le plus célèbre étant Las Casas.

Cette mise en avant d'un universalisme chrétien aveugle à la race s'est d'abord faite dans un contexte polémique : c'était une manière d'affirmer la supériorité de la religion chrétienne et, parfois, de distinguer l'universalisme catholique d'un différencialisme protestant marqué par le fatalisme et réputé plus perméable au racisme<sup>44</sup>. Mais cette vulgate ne rend pas compte de la complexité des faits historiques. Certes, on a tôt mis en avant des exceptions : la plus évidente est l'antijudaïsme chrétien, qui a fait l'objet de nombreuses études. Mais c'est aussi le cas, sur lequel nous reviendrons, des statuts de *limpieza de sangre* dans l'univers ibérique à partir des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, ou encore du rôle joué par les doctrines luthériennes et calvinistes sur la prédestination pour la formation de discours portant sur les races anglo-saxonnes ou aryennes comme races élues et, au contraire, sur la définition de races damnées vouées à l'esclavage ou à la disparition<sup>45</sup>. Les études que nous proposons dans ce numéro portent la marque de cet héritage puisque trois d'entre elles concernent l'univers protestant ou la question des judéo-convers.

L'historiographie a permis de replacer ces « exceptions » dans le cadre plus large d'une intrication entre un certain mode de problématisation de la race et les discours religieux à l'époque moderne<sup>46</sup>. Braude, Gliozzi, Kidd ou Livingstone

44. L'ouvrage de Théophile SIMAR, *Étude critique sur la formation de la doctrine des races*, Paris, Slatkine, 2003 [1922], en est un bon exemple. Voir aussi les travaux traçant une ligne directe de Luther à Hitler (Peter MATHESON, « Luther and Hitler: a Controversy Reviewed », *Journal of Ecumenical Studies*, 17-3, 1980, p. 445-453).

45. Edward BLUM, *Reforging the White Republic. Race, Religion, and American Nationalism, 1865-1898*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2005, pour le rôle du protestantisme dans la formation d'une Amérique blanche réconciliée après la guerre de Sécession ; le rôle du protestantisme dans la caractérisation du statut de race élue de la nation anglaise est bien noté par Linda COLLEY, *Britons. Forging the nation, 1707-1837*, New Haven, Yale University Press, 1994, puis dans tout un ensemble de travaux portant sur l'idéologie impériale anglaise ou sur le mouvement anglo-israélite.

46. Voire, selon certains, bien antérieur. Ainsi, Denise KIMBER BUELL, *Why this New Race? Ethnic Reasoning in Early Christianity*, New York, Columbia University Press, 2005, traduit le grec « *genos* » par « race » pour marquer l'idée selon laquelle de nombreux chrétiens des premiers siècles pensaient leur identité et leur communauté en termes de race (*ethnos, genos, phyllos*), d'une race nouvelle, à venir, définie par ses

en particulier, du point de vue de l'histoire des idées, ont souligné combien la question des races fut une question théologique, fondée sur l'interprétation des Écritures, la mobilisation d'un raisonnement biblique généalogique, une mystique du sang et la question de la transmission des fautes par la génération<sup>47</sup>. Si Livingstone reste dans un schéma qui cherche dans les réflexions hétérodoxes sur les préadamites et dans une forme de polygénisme scripturaire, une source de la pensée raciale, les autres ont le mérite de montrer combien c'est de l'intérieur du monogénisme scriptural que la notion de race fut travaillée. Rappelons que la plupart des premiers usages de la notion de race appliquée à des groupes humains pensés sous un mode patrilinéaire, héritant des fautes ou des statuts de leurs ancêtres, se trouvent dans les lectures modernes des textes bibliques. Ils vont de pair avec la mobilisation d'un raisonnement généalogique pour décrire la diversité et l'histoire des hommes, leurs mouvements de dégénération et de régénération par rapport à une identité d'origine, ainsi qu'avec des réflexions sur la question de la transmission, par la génération naturelle et le sang, des péchés, des taches d'infamie ou des qualités des ancêtres, sur le modèle du péché originel, souvent en analogie avec les maladies héréditaires<sup>48</sup>. Ces réflexions théologiques, complexes et loin d'être homogènes, ont fourni des ressources pour l'élaboration d'une grammaire de la race qui a ses spécificités, et qu'il ne faut pas confondre avec d'autres qui lui sont contemporaines ou postérieures. Cette conception ne disparaît pas comme par miracle une fois la soi-disant idée moderne de race

pratiques religieuses. Si cette traduction permet de mettre en avant quelques enjeux (Buell s'inspire des travaux de Laura Stoller pour ramener la race à un jeu de tensions entre fixité et fluidité des caractères), elle est porteuse de confusions considérables. Ces travaux s'inscrivent dans une perspective plus générale, bien incarnée par le collectif édité par Craig PRENTISS, *Religion and the Creation of Race and Ethnicity*, New York, New York University Press, 2003, insistant sur le rôle joué par les doctrines religieuses, mais aussi par les pratiques de terrain, par exemple cultuelles ou missionnaires, dans la définition des «identités raciales» ou «ethniques», au sens très extensif que leur donne parfois cette littérature.

47. Benjamin BRAUDE, «The Sons of Noah and the Construction of Ethnic and Geographical Identities in the Medieval and Early Modern Periods», *The William and Mary Quarterly*, 54-1, 1997, p. 103-142; Giuliano GLIOZZI, *Adamo e il nuovo mondo*, Firenze, La Nuova Italia, 1977; Colin KIDD, *The Forging of Races. Race and Scripture in the Protestant Atlantic World, 1600-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006; David LIVINGSTONE, *Adam's Ancestors. Race, Religion, and the Politics of Human Origins*, Baltimore, JHU Press, 2008. Voir aussi Maurice OLENDER, *Les Langues du Paradis. Aryen et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Le Seuil, 1989.

48. C.-O. DORON, *L'Homme altéré...*, op. cit., p. 50-77. M. VAN DER LUGT, «Les maladies héréditaires dans la pensée scolastique», in M. VAN DER LUGT et C. DE MIRAMON, *L'Hérédité...*, op. cit., p. 273-320. Il faut ici veiller à ne pas projeter sur les sources nos conceptions de l'hérédité biologique. Il est important de resituer l'élaboration de cette conception très particulière de la race au sein de la question plus large de la marque, la macule ou la note d'infamie, issue d'une souillure spirituelle ou morale, qui s'inscrit dans la lignée et peut justifier l'exclusion de certains espaces sociaux. Cette question se retrouve dans le cas des descendants d'hérétiques, visés par la bulle *Vergentis in senium* en 1199 puis par une série de dispositions pontificales au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, au nom de l'extension de la macule liée à l'hérésie de leurs ancêtres (pour une comparaison avec les statuts de pureté de sang : Jean-Pierre DEDIEU, «Hérésie et pureté de sang : l'incapacité légale des hérétiques et de leurs descendants en Espagne aux premiers temps de l'Inquisition», in Jean-Pierre AMALRIC (éd.), *Pouvoirs et société dans l'Espagne moderne. Hommage à Bartolomé Bennassar*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 1993, p. 162-164). Adeline RUCQUOI, «Mancilla y limpieza: la obsesión por el pecado en Castilla a fines del siglo XV», *Os «últimos fins» na cultura ibérica dos séculos XV-XVIII*, Porto, CIUHE, 1997, p. 113-135, a insisté sur la nécessité de replacer la question de la *limpieza de sangre* à l'intérieur de ce cadre conceptuel plus large.

(c'est-à-dire « biologique » et « anthropologique ») apparue. Ainsi, le célèbre *Types of Mankind* édité par Nott et Gliddon contient-il une partie consacrée à l'analyse de la Genèse ; la notion de races spirituelles marquées, y compris dans leur corps, par les fautes ou qualités de leurs ancêtres, perdure parfois en tension, parfois en renforcement, avec une lecture déterministe biologique<sup>49</sup>.

Ces analyses d'histoire culturelle sont confirmées par des travaux qui montrent combien, du côté protestant notamment, la religion fut une ressource pour définir une « identité raciale » et exclure certains groupes (Indiens et Noirs en particulier), tout en insistant sur le caractère progressif de ces exclusions et la manière dont elles ont varié selon les situations. S'intéressant à la Virginie des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, Goetz a montré comment les colons, après une phase initiale visant à convertir les Indiens et à créer une « communauté chrétienne anglo-indienne », ont mobilisé la religion, et notamment la notion de « paganisme héréditaire », pour produire une démarcation raciale entre les Blancs et les Indiens puis les Noirs<sup>50</sup>. Des analyses similaires se retrouvent pour l'Angleterre réformée : Britton insiste par exemple sur la manière dont émerge un discours liant identité protestante et race à travers la transmission héréditaire de la foi et du salut, mettant parfois en cause l'efficacité du baptême et de la conversion<sup>51</sup>. C'est cette veine qu'explore dans ce numéro Alexandra Walsham : en examinant les liens entre théologie protestante, généalogie et race dans le sens qu'on lui attribue à l'époque, c'est-à-dire une lignée dans laquelle se transmettent certaines qualités et dispositions à travers la génération, Walsham montre comment l'interprétation calviniste du péché originel et de la prédestination est allée de pair avec une problématisation de la transmission héréditaire des fautes par génération naturelle et, parfois, la mise en avant du caractère transgénérationnel de l'hérésie ; puis comment, à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, dans certains contextes pastoraux, s'affirme l'idée que la foi salvatrice elle-même se transmet à travers les lignées, faisant de l'élection et de la prédestination une affaire de lignage – à la fois de transmission héréditaire et d'éducation familiale.

49. Josiah C. NOTT, George GLIDDON, *Types of Mankind*, Londres, Trübner, 1854 ; pour un exemple parmi d'autres de réflexions sur les races spirituelles marquées par les fautes ou les vertus de leurs ancêtres au XIX<sup>e</sup> siècle, doublé d'une critique de la doctrine matérialiste des races, Antoine BLANC DE SAINT-BONNET, *De l'unité spirituelle, ou de la société et de son but au-delà du temps*, Paris, C. Pitois, 1841.

50. Rebecca GOETZ, *The Baptism of Early Virginia. How Christianity Created Race*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2012. Voir aussi Heather Miyano KOPELSON, *Faithful Bodies. Performing Religion and Race in the Puritan Atlantic*, New York, New York University Press, 2014, qui analyse la manière dont les rituels et pratiques religieuses ont joué un rôle essentiel dans la formation des « identités raciales » à partir d'une comparaison entre les Bermudes, le Massachusetts et le Rhode Island. De nombreuses études portent, de même, sur le rôle des thèmes et pratiques religieuses dans la formation d'une identité noire américaine. Voir par exemple Eddie GLAUDE, *Exodus! Religion, Race and Nation in Early Nineteenth Century Black America*, Chicago, University of Chicago Press, 2000, ou Sylvester JOHNSON, *The Myth of Ham in Nineteenth Century American Christianity. Race, Heathens, and the People of God*, New York, Palgrave, 2004.

51. Dennis BRITTON, *Becoming Christian. Race, Reformation, and Early Modern English Romance*. New York, Fordham University Press, 2014.

Un autre champ particulièrement travaillé par l'historiographie, qui ne touche cependant pas nécessairement à la race, sauf si on accepte de rabattre automatiquement celle-ci sur la couleur ou d'en faire une catégorie évidente de domination appliquée aux esclaves noirs et aux autres groupes dits « racisés », porte sur la position des différents groupes religieux vis-à-vis de l'esclavage, de la traite ou du traitement des « indigènes » aux colonies. Dans l'éventail des justifications religieuses tant de l'esclavage des Noirs que de la soumission des Indiens, et qui s'appuient plus explicitement sur la notion de race (ou ses proches équivalents comme *linaje* ou *geração*) en affirmant la transmission d'un statut et de marques héréditaires, figure la malédiction de Cham. Ce thème a fait l'objet d'importantes relectures historiographiques attentives aux contingences qui ont conduit à imposer une interprétation liant cette malédiction, évoquée dans la Genèse, à la servitude héréditaire des Africains et à une hiérarchisation des trois lignées de Cham, Sem et Japhet. Au-delà des travaux de Braude ou Gliozzi, Goldenberg s'est ainsi intéressé aux précédents juifs et musulmans de cette interprétation, en montrant comment le lien entre couleur noire, malédiction de Cham et servitude est établi très tôt dans le monde musulman et se renforce avec le développement du trafic d'esclaves africains au Moyen Âge<sup>52</sup>. Whitford a tracé finement l'évolution de cette interprétation dans l'Europe chrétienne à l'époque moderne<sup>53</sup>. Comme il le montre dans l'article inclus dans ce numéro, l'une des opérations décisives pour imposer cette interprétation a consisté à effacer – au départ pour des raisons très variables, qui n'ont rien à voir avec la justification de l'esclavage des Africains – Canaan du texte biblique pour faire reposer la malédiction sur Cham et l'ensemble de sa descendance. L'un des intérêts du texte de Whitford, qui peut s'appliquer à un ensemble de questions portant sur la race à l'époque moderne, est de souligner la part considérable de contingences et la nécessité de resituer systématiquement dans leur contexte les opérations qui ont contribué à faire de la malédiction de Cham une pièce décisive de la justification de l'esclavage des Africains. Celles-ci ne se laissent guère réduire à une vision téléologique et homogène, comme le retrace de son côté Stephen Haynes dans l'Amérique du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>.

D'autres travaux comme ceux de Carlos Zerón et Lucio de Souza pour les Jésuites dans l'Empire portugais<sup>55</sup> ou Katherine Gerbner pour les missions

52. David GOLDENBERG, *The Curse of Ham. Race and Slavery in Early Judaism, Christianity and Islam*, Princeton, Princeton University Press, 2005, et *Black and Slave. The Origins and History of the Curse of Ham*, Berlin, De Gruyter, 2017. Voir aussi B. BRAUDE, « Cham et Noé. Race, esclavage et exégèse entre islam, judaïsme et christianisme », *Annales. HSS*, 57-1, 2002, p. 93-125.

53. David WHITFORD, *The Curse of Ham in the Early Modern Era. The Bible and the Justifications for Slavery*, Farnham, Ashgate, 2009.

54. Stephen HAYES, *Noah's Curse. The Biblical Justification of American Slavery*, New York, Oxford University Press, 2002. Voir les travaux de Thomas PETERSON, *Ham and Japhet. The Mythic World of Whites in Antebellum South*, Metuchen, Scarecrow Press, 1978.

55. Carlos ZERON, *Ligne de foi. La Compagnie de Jésus et l'esclavage dans le processus de formation de la société coloniale en Amérique portugaise (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Garnier, 2010. Voir, pour l'Extrême-Orient, Lucio DE SOUZA, *The Portuguese Slave Trade in Early Modern Japan*, Leyde, Brill, 2019, ou

protestantes dans les Caraïbes aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, ont renouvelé l'analyse du positionnement des ordres religieux vis-à-vis de l'esclavage, en montrant la manière dont ils ont pu s'accommoder, à travers des régimes de légitimation divers, de la pratique esclavagiste voire, pour les missionnaires protestants, élaborer une justification « racialisée » de l'esclavage comme moyen de contourner la résistance des propriétaires d'esclaves à la conversion de ces derniers<sup>56</sup>. Ces accommodements liés aux enjeux prioritaires d'évangélisation et de rédemption, mais aussi à des impératifs économiques, se retrouvent régulièrement, par exemple dans les débats sur les mariages d'esclaves étudiés par Charlotte de Castelnaud<sup>57</sup>. Mais ce que montrent aussi ces travaux, c'est combien la religion, si elle a offert des arguments pour légitimer l'asservissement, a également fourni des ressources – comme le droit et la démultiplication des statuts différents – et des espaces de jeux qui ont permis aux individus de déployer des stratégies de résistance dans les colonies. C'est cette vision plurielle et complexe que défend, dans ce numéro, Chloe L. Ireton au travers du jésuite Alonso de Sandoval. Contre une lecture univoque et rétrospective qui voudrait que la couleur noire et l'origine africaine apparaissent nécessairement, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, comme excluant les Noirs de tout statut de « vieux Chrétiens » dans le cadre des débats sur la *limpieza de sangre*, Ireton décrit comment Sandoval soutient que les Africains, issus des Éthiopiens, ont appartenu à l'une des plus anciennes communautés chrétiennes ; une communauté qui s'est écartée de la vraie foi et doit être régénérée. Ce discours va de pair avec une attention à la régularité des baptêmes et des mœurs des Africains, et l'affirmation du fait que, dans de nombreux cas, leur réduction en esclavage et leur importation aux Amériques, sous un contrôle scrupuleux des missionnaires, est le meilleur moyen de s'assurer de leur rédemption. On retrouve ici deux points sur lesquels il faut insister. D'une part, loin de se réduire à un discours homogène de domination, dans lequel se fonderaient tous les statuts et toutes les situations, les discours sur la couleur, la race, la religion, le statut social ou la servitude sont profondément hétérogènes, et ne se recouvrent pas nécessairement : on peut être de couleur noire et vieux chrétien comme on peut être indien et d'ascendance noble, comme on peut être libre, européen et nouveau chrétien. La grande variété des statuts ainsi que des grammaires d'appartenance et de hiérarchie sociale ouvre des possibilités de jeux complexes dont les individus

Rômulo DA SILVA EHALT, « Jesuits and the Problem of Slavery in Early Modern Japan », PhD, Tokyo University, 2017 ; pour le cas des Antilles françaises, Sue PEABODY, « "A Nation born to Slavery" : Missionaries and Racial Discourse in Seventeenth-Century French Antilles », *Journal of Social History*, 38-1, 2004, p. 113-126, ou April SHELFORD, « Race and scripture in the Eighteenth Century French Caribbean », *Atlantic Studies*, 10-1, 2013, p. 69-87.

56. Katherine GERBNER, *Christian Slavery. Conversion and Race in the Protestant Atlantic World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2018.

57. Charlotte DE CASTELNAU-L'ESTOILE, *Pascoa et ses deux maris. Une esclave entre Angola, Brésil et Portugal*, Paris, PUF, 2019 et *Un Catholicisme colonial. Le mariage des Indiens et des esclaves au Brésil, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2019.

savent s'emparer<sup>58</sup>. D'autre part, loin de se fonder uniquement sur un discours d'exclusion et d'altérité radicale, présentant le Noir ou l'Indien comme des non-humains ou des hommes absolument voués à la servitude, les dispositifs de domination – esclavage compris – se sont souvent appuyés sur des logiques plus complexes, où l'argument de la rédemption, de l'humanisation, de la régénération d'hommes altérés ou corrompus a eu un rôle décisif, justifiant la domination tout en l'intégrant dans un horizon – éloigné et souvent théorique – de rédemption et d'émancipation<sup>59</sup>.

Exemplaire de ces complexités est la question posée par les statuts de *limpieza de sangre* dans l'univers ibérique<sup>60</sup>. Ces règlements, qu'on fait généralement remonter au règlement édicté à Tolède en 1449 suite à une révolte anti-fiscale contre Jean III, laquelle prit une dimension anti-*conversos* aboutissant à leur exclusion ainsi qu'à celle de leurs descendants de toute charge publique, ont fait l'objet de débats historiographiques animés. D'un côté, certains, arguant de parallèles avec la législation raciste de l'époque nazie et resituant, par ailleurs, ces règlements dans le cadre plus large des campagnes contre les juifs, particulièrement violentes en Espagne depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ont défendu l'idée que ces statuts traduisaient l'existence d'un véritable racisme à l'époque moderne, fondé sur une naturalisation voire une biologisation de certains groupes que manifesterait l'insistance sur les particularités corporelles des juifs (sang, humeurs, odeur, nourriture, etc.) dans les traités médicaux et les pamphlets de l'époque<sup>61</sup>. L'historiographie s'est alors

58. Un exemple des jeux et stratégies ouverts avec les différents statuts – en l'espèce, la catégorie d'*Indio* dans l'empire ibérique du XVI<sup>e</sup> siècle – pour négocier les frontières entre libres et non-libres est fourni par Nancy E. VAN DEUSEN, *Global Indios. The Struggle of Indigenous for Justice in Sixteenth-Century Spain*, Durham, Duke University Press, 2015, qui offre une démonstration de la manière dont il faut se garder de réduire l'hétérogénéité des étiquettes et des statuts sous la catégorie de « race ». Voir aussi, en lien direct avec la *limpieza de sangre*, l'article de Peter VILLELA, « "Pure and Noble Indians, Untainted by Inferior Idolatrous Races": Natives Elites and the Discourse of Blood Purity in Late Colonial Mexico », *Hispanic American Historical Review*, 91-4, 2011, p. 633-663, qui montre comment les élites indiennes savaient jouer avec les diverses interprétations possibles de la *limpieza de sangre*.

59. C.-O. DORON, *L'Homme altéré...*, op. cit. ; C. ZERON, *Ligne de foi...*, op. cit.

60. La littérature sur le sujet est considérable. En français, la référence reste Albert SICROFF, *Les Controverses de statut de pureté de sang en Espagne du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Didier, 1960. Voir aussi Juan-Hernandez FRANCO, *Sangre limpia, sangre española. El debate de los estatutos de limpieza (siglos XV-XVII)*, Madrid, Catedra, 2011, et Claire SOUSSEN, *La Pureté en question. Exaltation et dévoiement d'un idéal entre juifs et chrétiens*, Madrid, Casa de Velazquez, 2020. Pour une mise en perspective sur les débats autour de ces statuts, Rachel BURK, « Purity and Impurity of Blood in Early Modern Iberia », in Javier MUÑOZ-BASOLS, Laura LONSDALE, Manuel DELGADO (éd.), *The Routledge Companion to Iberian Studies*, New York, Routledge, 2017, p. 173-183. Pour une présentation synthétique, Juan Ignacio PULIDO SERRANO, *Los Conversos en España y Portugal*, Madrid, Arco Libros, 2003, et James AMELANG, *Historia paralelas. Jüdeoconversos y moriscos en la España moderna*, Madrid, Akal, 2012.

61. Entre autres, Cecil ROTH, « Marranos and Racial Antisemitism: a Study in Parallels », *Jewish Social Studies*, 2-3, 1940, p. 239-248 ; Benzon NETANYAHU, *The Marranos of Spain: From the Late 14th to the Early 16th Century, According to Contemporary Hebrew Sources*, New York, American Academy for Jewish Research, 1967 ; Yosef Yahim YERUSHALMI, *Assimilation and Racial Antisemitism : The Iberian and the German Models*, New York, Leo Baeck Institute, 1982 et, plus récemment, les travaux de Nirenberg et de Schaub cités *supra*. Voir, dans ce volume, l'article d'Ana Gomez-Bravo. Pour une perspective sur le temps long, principalement en France, voir Marie-Anne MATARD-BONUCCI (éd.), « Antisémisme(s) : un éternel retour ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 62-2/3, 2015, et notamment l'article d'Elsa MARMURSZTEJN, « La hantise de la téléologie dans l'historiographie médiévale de l'hostilité antijuive », p. 15-39.

intéressée à la transposition des statuts de *limpieza de sangre* sur de nouveaux groupes (Indiens, anciens esclaves noirs...) pour montrer comment le dispositif raciste visant les *conversos* s'était appliqué aux colonies<sup>62</sup>.

D'un autre côté, des travaux plus attentifs à la fois à l'héritage, souvent très ancien, des questions concernant le statut des juifs mais aussi des hérétiques et païens convertis<sup>63</sup>, aux complexités du contexte social, politique et religieux de l'Espagne des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, et à la réalité des modalités d'application, de diffusion et de fonctionnement des statuts de *limpieza de sangre*, ont insisté sur leur caractère fortement social (inscrit dans les débats sur la noblesse et l'accès aux charges publiques notamment), localisé et hétérogène<sup>64</sup>. Ces statuts ne définissent aucune politique homogène : ils sont liés à des institutions diverses – cités, ordres militaires, universités, charges ecclésiastiques, offices publiques –, les exclusions varient énormément selon les contextes locaux. Ils en ont pointé les aspects économiques (ces statuts vont de pair avec des dispenses ou l'élaboration de preuves généalogiques, et sont un moyen pour certains acteurs comme la Couronne et l'Église de s'enrichir). Ils ont aussi souligné, à raison, le fait qu'il n'est pas possible de séparer une pseudo-composante ethnique ou raciale de dimensions religieuses, morales et sociales. Il faut en effet noter que ceux qui parlent de « racisme à l'époque moderne » mettent régulièrement de côté le fait que ces statuts s'appliquaient aux hérétiques, parfois aux luthériens et aux idolâtres, voire aux cagots, sans même parler du fait qu'ils sont inséparables d'un système où la pureté du sang renvoie d'abord à l'exclusion des personnes issues de lignages vils, aux activités mécaniques et serviles, ou moralement suspects. Ils se concentrent sur les Juifs (et judéo-convers), les Indiens, les Noirs, plus rarement les Morisques et les Tsiganes,

62. Voir notamment les travaux de M. Hering Torres, M. Elena Martinez et de leurs collègues, cités *supra*, pour l'empire espagnol, ainsi que Henri MECHOULAN, *Le Sang de l'autre ou l'honneur de Dieu. Indiens, Juifs et Morisques au temps du Siècle d'Or*, Paris, Fayard, 1979. Pour le Portugal et le Brésil colonial, Maria Luiza TUCCI CARNEIRO, *Preconceito racial em Portugal e Brasil Colônia*, São Paulo, Perspectiva, 2005 [1983].

63. L'un des défauts les mieux partagés par nombre de travaux considérant les statuts de *limpieza de sangre* comme le « racisme de l'époque moderne » est, en effet, de les traiter en déconnexion avec l'histoire, plus ancienne, des dispositifs d'exclusion fondés sur les notes d'infamie dans le droit romain, des évolutions de ces dispositifs appliqués aux païens convertis et aux hérétiques dans l'Antiquité tardive, et surtout de l'évolution longue des statuts des juifs durant l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, alors même que la législation ibérique postérieure s'en inspire explicitement. Voir John TOLAN, Nicolas DE LANGE (éd.), *Jews in Early Christian Law. Byzantium and the Latin West, 6<sup>th</sup>-11<sup>th</sup> centuries*, Turnhout, Brepols, 2013, ainsi que Cécile MARTIN, Capucine NEMO-PEKELMAN, « Les juifs et la cité. Pour une clarification du statut personnel des juifs de l'Antiquité tardive à la fin du royaume de Tolède (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle) », *Antiquité Tardive*, 16, 2008, p. 223-246.

64. La littérature est ici pléthorique, la plupart des études de cas sur l'application des statuts de *limpieza de sangre* allant plutôt dans ce sens. Outre les critiques anciennes de Marquez Villanueva, voir par exemple les divers travaux de Jean-Pierre Dedieu, Juan Hernandez Franco, Adeline Rucquoi et, pour le Mexique colonial, Emiliano FRUTTA, « Limpieza de sangre y nobleza en el México colonial: la formación de un saber nobiliario (1571-1700) », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas-Anuario de Historia de America Latina*, 39-1, 2002, p. 217-236; pour le Brésil, voir l'étude classique d'Evaldo CABRAL DE MELLO, *O nome e o sangue. Uma fraude genealógica no Pernambuco colonial*, São Paulo, Companhia de Letras, 1989. Voir aussi Bruno FEITLER, Ronald RAMINELLI (éd.), *Pureza, raça..., op. cit.*, qui insistent sur la nécessité de replacer la question de la pureté du sang dans les débats sur la notion de « qualité » et de défauts (infamie, « défauts mécaniques » liés à une origine vile, etc.) héréditaires.

bref, tous ceux qui se laissent plier à une interprétation ethnique rétrospective<sup>65</sup>. Or le statut de chacun de ces groupes est historiquement complexe et met en jeu des composantes multiples, qui peuvent être autant de facteurs d'exclusion dans un monde qui, de manière plus générale, repose sur des systèmes de droits et de privilèges différentiels<sup>66</sup>. Les acteurs de l'époque savaient d'ailleurs parfaitement jouer de ces composantes multiples, soit pour assurer leur ascension sociale et revendiquer leur pureté de sang, soit pour accuser des adversaires.

Ces dernières années, notamment sous l'impulsion de D. Nirenberg, M. Hering Torres et M. Elena Martinez, des travaux se sont efforcés de sortir de ce débat en revendiquant de prendre au sérieux le fait qu'il y a bien, dans la péninsule ibérique puis l'univers colonial, des formes de racisme caractéristiques de l'époque moderne, qui mettent en jeu un imaginaire du sang, de la tache héréditaire et de la pureté. Il n'est pas sûr qu'ils accomplissent vraiment leurs programmes, ayant *de facto* tendance à rabattre la notion de race sur sa signification postérieure et à souligner davantage les continuités que les discontinuités. L'article d'A. Gomez-Bravo dans ce numéro illustre cette approche, avec des points d'originalité qui méritent d'être relevés. Analysant des sources diverses des XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles en Espagne, elle montre l'importance de la nourriture comme marqueur corporel de la différence héréditaire entre juifs et chrétiens, comme entre anciens et nouveaux chrétiens. Le respect des interdits alimentaires servait de fait de moyen de repérage de l'apostasie : point que l'on retrouve par exemple lorsqu'il s'agit d'identifier les crypto-catholiques en Angleterre ou les morisques en Espagne<sup>67</sup>. Cette focalisation sur la nourriture va de pair avec l'idée d'une

65. Pour une caricature sur ce point, voir M. L. TUCCI CARNEIRO, *Preconceito racial...*, *op. cit.*, p. 52, qui dresse un tableau chronologique de tous les « groupes stigmatisés comme impurs de sang » entre 1446 et 1774, citant successivement les Juifs, les Maures, les Nouveaux Chrétiens, les Tsiganes, les Indigènes, les Noirs et mulâtres, sans jamais mentionner les hérétiques, pourtant systématiquement inclus dans les statuts et, en vérité, premier « groupe » visé, puisque souvent les nouveaux chrétiens sont perçus comme hérétiques ou relaps. Il faut souligner par ailleurs combien l'identité collective de ces « groupes », pris souvent comme des entités évidentes, fait en soi problème et est l'objet de débats historiographiques (voir, pour les judéoconvers, le point historiographique par Mercedes GARCIA ARENAL, « Creating Conversos: Genealogy and Identity as Historiographical Problems », *BSPHS*, 38-1, 2013, p. 1-19).

66. Religieuse : la situation n'est pas la même sur ce point entre les Indiens, descendants de païens qui n'ont pas connu l'Évangile et ont été convertis, et les Juifs ou les Maures, présentés comme des hérétiques, un lignage endurci dans l'erreur et l'apostasie ; sociales : les descendants d'esclaves africains sont associés, aux colonies, à l'héritage de la tache de l'esclavage et des activités serviles, de même que certains peuvent rappeler que les Juifs et leurs descendants héritent, en Espagne, de leur réduction en esclavage en 694, tandis que d'autres revendiquent au contraire la haute noblesse des lignages juifs ; la présence d'activités mécaniques ou mercantiles dans le lignage est aussi régulièrement mobilisée. Certains Indiens, inversement, mettent en avant leurs ascendances militaires ou nobles. Pour des exemples de ces tensions et la manière dont les acteurs de l'époque en jouent, voir P. VILLELA, « "Pure and Noble Indians..." », *art. cit.*, particulièrement net sur ce point, A. RUCQUOI, « Noblesse des conversos », *art. cit.*, pour les arguments sur la noblesse des lignées juives, et Chloe L. IRETON, « "They are Blacks of the Caste of Black Christians": Old Christian Black Blood in the Sixteenth and Early Seventeenth Iberian Atlantic », *Hispanic American Review*, 97-4, 2017, p. 579-612 pour le cas d'Africains libres et vieux chrétiens.

67. Natalia MUCHNICK, « *Conversos vs. Recusants: Shaping the Markers of Difference (1570-1680). A Comparison* », in Josef KAPLAN (éd.), *Religious Changes and Cultural Transformations in the Early Modern Western Sephardi Communities*, Leyde, Brill, 2019, p. 43-70 ; Isabelle POUTRIN, *Convertir les musulmans, Espagne, 1492-1609*, Paris, PUF, 2012, p. 284-285.

marque corporelle tenace qui identifie le juif ou le converti. A. Gomez-Bravo rejoint, sur ce point, une réflexion plus large qui met l'accent sur la nourriture comme élément de définition de la race, par-delà la seule focalisation sur les facteurs héréditaires réputés stables<sup>68</sup>. Un des autres intérêts de son travail est de bien marquer l'originalité de la notion de *raza/raça* telle qu'elle commence à s'imposer aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles dans l'univers ibérique. Alors qu'en France, par exemple, la notion de race semble nettement connoter l'ascendance – en particulier la bonne ascendance –, en Castille, mais aussi au Portugal, la *raza/raça* renvoie d'abord à la notion de défaut et de tache, sans référence aucune (au départ), à une dimension généalogique<sup>69</sup>. Lorsqu'elle prendra ensuite une valeur généalogique plus marquée, elle renverra donc plutôt au défaut et à la tache héréditaire, engageant un système de connotations assez différentes de ses usages français ou anglais.

### *Race et noblesse*

Au contraire de la question religieuse, celle des rapports entre race et noblesse a fait l'objet d'une attention spécifique. Il est vrai que les écrits concernant la noblesse sont ceux qui comportent les usages du mot race les plus courants, en France, sous l'Ancien Régime. Deux importants ouvrages ont marqué l'historiographie et sont encore largement cités aujourd'hui : ceux d'André Devyver et d'Arlette Jouanna<sup>70</sup>. Si le premier lit dans l'usage de ce terme un racisme fondé sur une pensée biologique de la part d'un groupe qui serait menacé dans ses privilèges et dont le paradigme s'incarnerait chez Boulainvilliers, la seconde, plus prudente, met l'accent sur l'acception généalogique du mot qui renvoie au lignage noble. Mais elle n'y décèle pas moins une biologisation de la hiérarchie sociale qui se réfère à une idée de race que l'on retrouve dans le monde contemporain. Les deux

68. Voir, pour une période plus tardive, Stefan POHL-VALERO, « "La raza entra por la boca": Energy, Diet, and Eugenics in Colombia, 1890-1940 », *Hispanic American Historical Review*, 94-3, 2014, p. 455-486.

69. Certains des premiers statuts de *limpieza de sangre* sont clairs sur ce point : ils demandent régulièrement que le candidat à une charge soit « sem raça alguma » (cf. M. L. TUCCI CARNEIRO, *Preconceito racial...*, op. cit., où l'on trouve de nombreux exemples pour le Portugal), et il est manifeste qu'il faut entendre par là « aucun défaut », « aucune tache » ; la spécification peut ensuite se faire ainsi : « sem raça de Mouro, Judeu ou gente novamente convertida à nossa santa Fê e sem fama em contrário, que não tenham encorrido em alguma infamia pública, nem fossem prezos, ou penitenciados [...] nem sejam descendentes de pessoas que tivessem algum dos defeitos sobreditos » : cette énumération suffit à montrer combien il est arbitraire et anachronique de ramener « raça » à la désignation de groupes « ethniques ». Il est aussi frappant de voir combien l'exigence qu'un candidat ne soit d'« aucune race » est le strict miroir inversé de ce qui est exigé dans le monde francophone, où le candidat doit être « de race ».

70. André DEVYVER, *Le Sang épuré. Le préjugé de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1973. Arlette JOUANNA, *L'Idée de race en France au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle (1498-1614)*, Lille, Atelier de reproduction des thèses de l'université de Lille III, 1976, 3 t. Le lien étroit entre pensée raciale et discours nobiliaire est établi par divers auteurs dès les premiers moments de la doctrine des races au XIX<sup>e</sup> siècle, mais il deviendra omniprésent dans l'historiographie à travers les ouvrages de T. SIMAR, *Étude critique...*, op. cit., et surtout Jacques BARZUN, *The French Race. Theories of its Origins and their Social and Political Implications*, New York, Columbia University Press, 1932, qui imposent la filiation directe entre Gobineau et Boulainvilliers, érigé en incarnation du racisme nobiliaire.

ouvrages insistent sur une explosion du discours de la race en France qu'ils situent à partir des années 1560. Elle s'accompagne d'un changement notable dans les représentations et les pratiques relatives à la définition de la noblesse. Face aux anoblissements taiseux, aux anoblissements par les armes à l'occasion des guerres de Religion, à l'émergence d'une noblesse de robe et à des prélèvements royaux qui touchent partiellement une noblesse privilégiée (c'est-à-dire exemptée de l'impôt), une réaction aurait lieu qui défendrait l'idée d'une race noble contre les usurpations. Si l'ouvrage d'A. Devyver repose sur une documentation peu solide, et parfois sur des contresens, celui d'A. Jouanna, plus restreint chronologiquement, fait en revanche le tour de l'ensemble des questions qui sont agitées autour de la définition de la noblesse et de la notion de race au XVI<sup>e</sup> siècle.

Tous les deux ont connu une grande fortune historiographique et la biologie des notions médiévales et modernes de sang et de race a largement prévalu depuis. Ainsi, David Sabeau et Simon Teuscher affirment qu'autour de 1500, le sang serait devenu le centre de débats autour de la noblesse héréditaire et auraient donné lieu à ce que, faute d'un meilleur mot, il faudrait appeler un « proto-racisme »<sup>71</sup>. De leur côté, Maaïke van der Lugt et Charles de Miramon affirment que, au Moyen Âge, « l'analogie entre chiens et hommes nobles s'inscrit dans le développement de l'idée d'une dimension biologique et héréditaire de la noblesse dont la marque la plus claire est l'apparition du concept de sang noble »<sup>72</sup>, ce qui revient d'emblée à faire des concepts de sang, de race et d'hérédité à l'époque des concepts biologiques.

Cette tendance a été renforcée par des textes faisant le parallèle entre les pratiques de l'élevage et de l'arboriculture et l'idéologie nobiliaire de la race. Jean Meyer avait attiré l'attention sur ce point, notamment à travers un passage des « advis moraux » de René Fleuriot qui, vers 1620, recommandait à ses enfants de prendre :

« une bonne alliance et d'une rasse qui ne soit point tachée d'aucun mal héréditaire comme lèpre, épilepsie ou mal caduc, bosse, folie hipocondriaque et plusieurs autres maladies, qui sont comme héréditaires en certaines familles que l'on doit fuire, quelque commodité qu'on y rencontre, qu'il faut un siècle pour purger une rasse de ces maladies qui passent de père en fils »<sup>73</sup>.

Pour J. Meyer, le terme de race est, dans ces cas, un terme d'éleveur, « qui implique très nettement une hérédité des tares et des qualités ». La noblesse française se serait de plus en plus pensée en quartiers, et non en degrés, et plus la femme aurait été valorisée, plus « l'exclusivité nobiliaire » aurait rejeté « l'altérité sur le non-noble, créant un système endogamique nobiliaire ». Les travaux récents

71. D. W. SABEAU, S. TEUSCHER, « Introduction », in C. H. JOHNSON *et alii* (éd.), *Blood & Kinship...*, *op. cit.*, p. 3.

72. M. VAN DER LUGT, C. DE MIRAMON, « Penser l'hérédité au Moyen Âge : une introduction », in ID. (éd.), *L'Hérédité...*, *op. cit.*, p. 5.

73. Jean MEYER, « Noblesse et racisme », in L. POLIAKOV (éd.), *Ni juif ni grec...*, *op. cit.*, p. 113-126, citation p. 117-118. Cet article est, pour le reste, très largement fondé sur le traité de noblesse de Gilles-André de La Roque.

infirmement cependant une telle évolution au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>. En outre, ces parallèles reposent sur des analogies propres à la conception de la nature à l'époque moderne, qui ne saurait être rabattue sur le biologique tant elle comporte en même temps des aspects moraux et spirituels<sup>75</sup>.

C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre les débats sur la vertu concernant la noblesse. Celle-ci était traditionnellement considérée comme une « disposition à la vertu », et la race, c'est-à-dire la lignée noble, fut elle aussi pensée comme telle. Ellery Schalk, dans un ouvrage très discuté, a émis l'idée qu'entre le début du XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, la conception de la noblesse serait passée d'une « profession » fondée sur la vertu et la guerre à une conception fondée sur le sang, la naissance<sup>76</sup>. Schalk ne nie pas que l'hérédité ait été importante pour les familles, mais il soutient que la fonction était déterminante dans la définition de la noblesse comme groupe social<sup>77</sup>. Or la naissance, le sang, devinrent selon lui premiers dans cette définition à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Tant Michel Nassiet que Jay Smith ont critiqué cette thèse en soulignant la longue durée d'un schéma qui associait vertu et sang dans la définition de la noblesse<sup>78</sup> : il y a implication entre les concepts de race et de vertu, cette dernière étant revendiquée par ceux qui se réclament de la noblesse de race. L'article d'É. Haddad dans ce dossier revient sur ce problème en montrant en quoi l'apparition puis l'extension du terme de race en contexte nobiliaire au XVI<sup>e</sup> siècle sont liées à des changements dans la conception de la noblesse et du groupe familial noble. Il ne faut d'ailleurs pas assimiler de manière univoque discours de la race et fermeture de la noblesse, contrairement à ce que pensaient A. Devyver et A. Jouanna : cela a tendance à mettre ensemble différents textes qui vont dans le sens d'une revendication de fermeture du second ordre comme expression de l'idéologie de la race, même lorsque le terme n'est pas présent dans les textes, et cela minore des emplois du terme qui ne se coulent pas dans une revendication de fermeture du second ordre.

Plus généralement, il faut se déprendre de la perspective qui fait du discours de la race une réaction face à la « crise de la noblesse » qui, si on en croit les textes des nobles eux-mêmes, n'a jamais cessé tout au long de l'Ancien Régime. À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le terme de race est d'abord utilisé par une partie des élites nobiliaires pour justifier leur domination sur la noblesse de robe : le mot devient le marqueur

74. Par exemple Robert DESCIMON, Élie HADDAD (éd.), *Épreuves de noblesse. Les expériences nobiliaires de la haute robe parisienne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris Les Belles Lettres, 2010.

75. Pour une discussion de la notion de race entre élevage et noblesse à l'époque moderne, et l'évolution des pratiques d'élevage visant la race aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, voir C.-O. DORON, *L'Homme altéré*, op. cit., p. 88-126 et 173-285. Nous y reviendrons dans le numéro 68-3.

76. Ellery SCHALK, *L'Épée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500-vers 1650)*, Seyssel, Champ Vallon, 1996 [1986]. Le titre original est *From Valor to Pedigree*.

77. *Ibidem*, p. 38.

78. Jay SMITH, *The Culture of Merit. Nobility, Royal Service, and the Making of Absolute Monarchy in France, 1600-1789*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1996 ; Michel NASSIET, « *Pedigree AND valor*. Le problème de la représentation de la noblesse en France au XVI<sup>e</sup> siècle », in Josette PONTET, Michel FIGEAC, Marie BOISSON (éd.), *La Noblesse de la fin du XVI<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle, un modèle social?*, Anglet, Atlantica, 2002, vol. 1, p. 251-269.

de cette noblesse qui se prétend « vraie » en se targuant de son ancienneté, contre la noblesse récente anoblie par charges ou par lettres. Henri de Boulainvilliers (1658-1722) a longtemps été – et est encore souvent – présenté comme un théoricien et un exemple du racisme nobiliaire, lié à la réaction aristocratique qui aurait eu lieu au XVIII<sup>e</sup> siècle en réponse aux difficultés financières d'une partie de la noblesse et à la concurrence de la bourgeoisie en pleine ascension<sup>79</sup>. Il n'est pas inutile de s'y attarder un peu car il illustre parfaitement l'importance de replacer les textes dans le triple contexte de leur vocabulaire hérité, des conflits entre des grammairies sociales, et des objectifs précis qui sont les leurs.

Boulainvilliers aurait lui-même été un noble pauvre, ce qui expliquerait son ressentiment et le développement de sa théorie raciale, sinon raciste, de la noblesse. Cette perspective est ancienne : il faut en rechercher l'origine chez les libéraux français des années 1820, autour des revues *Le Censeur* puis *Le Censeur européen*, dont plusieurs membres développèrent l'idée de lutte des races comme fondement de l'histoire de la France, les plus célèbres étant les deux frères historiens Amédée et Augustin Thierry<sup>80</sup>. Mais cette utilisation de Boulainvilliers pour appuyer l'idée de lutte des races se fit au prix d'un double déplacement, du propos de Boulainvilliers d'une part, de la notion de race, d'autre part<sup>81</sup>. De fait, jamais Boulainvilliers n'utilise le terme de race dans ses écrits pour opposer les Francs et les Gaulois (opposition elle-même largement nuancée). Dans ses ouvrages, il ne désigne jamais par ce mot que les différentes lignées royales (les trois races des rois de France) et nobles. Claude Nicolet, notamment, a bien montré combien l'analyse proposée par Boulainvilliers n'a rien à voir avec une théorie de la lutte des races comme moteur de l'histoire de France<sup>82</sup>.

Quant à la pauvreté de Boulainvilliers, Harold A. Ellis lui a fait un sort dans un article qui conteste également l'idée d'un racisme de Boulainvilliers et réinterprète l'œuvre de ce dernier par rapport à sa haute « conscience généalogique »<sup>83</sup>, laquelle informe ses efforts comme historien et pédagogue en 1700. L'histoire généalogique qu'il développe, courante depuis André Duchesne au siècle précédent, a un but didactique tout autant que panégyrique : il s'agit de fournir des exemples de vertus à destination de ses enfants afin qu'ils acquièrent

79. A. Devyver reprend cette perspective dans son livre déjà cité. François FURET et Mona OZOUF évitent en grande partie ces écueils par une analyse fine des textes de Boulainvilliers : « Deux légitimations historiques de la société française au XVIII<sup>e</sup> siècle : Mably et Boulainvilliers », *Annales ESC*, 34-3, 1979, p. 438-450. Ils voient cependant dans la race une « argumentation historico-biologique » qui se substituerait à « la vieille justification organiciste de l'inégalité » (p. 444).

80. Voir l'article de C.-O. DORON dans le prochain numéro et sa thèse, « Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal », soutenue à Paris VII sous la direction de Dominique Lecourt en 2011, disponible en ligne (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00876157/document>), p. 1 147-1 171 notamment.

81. Marie-France PIGUET, « Observation et histoire. Race chez Amédée Thierry et William F. Edwards », *L'Homme*, 153, 2000, p. 93-106.

82. Claude NICOLET, *La Fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003, p. 57-96.

83. Harold A. ELLIS, « Genalogy, History, and Aristocratic Reaction in Early Eighteenth-Century France: The Case of Henri de Boulainvilliers », *The Journal of Modern History*, 58-2, 1986, p. 414-451.

le sens du devoir qui leur permettra de réaliser les avantages de leur naissance. Cette histoire généalogique obéit aussi à une logique de défense de la tradition familiale qui faisait descendre les Boulainvilliers des Croÿ, eux-mêmes issus par les mâles de l'ancienne maison royale de Hongrie (donc rien moins que d'Attila). Cette belle histoire avait été remise en cause de Gilles-André La Roque dans son *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt* ainsi que par d'autres généalogistes qui avaient montré que les Croÿ-Boulainvilliers s'étaient éteints en ligne masculine à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

La célèbre dissertation sur la noblesse fut rédigée par Boulainvilliers pour servir de préface à cette histoire généalogique : elle vient en quelque sorte expliquer les raisons, ou en tout cas donner le cadre de l'échec de la carrière militaire de Boulainvilliers et celui de sa famille. Il faut prendre au sérieux ce dispositif : Boulainvilliers ne publie pas un traité sur la noblesse, il en fait une histoire qu'il place en préface d'une entreprise généalogique le concernant. Le geste est parfaitement congruent avec la conception de la noblesse qu'il y défend, fondée sur l'ancienneté immémoriale, et avec l'idée que c'est l'histoire qui justifie les prétentions du second ordre par rapport au reste du peuple et par rapport à la monarchie<sup>84</sup>. Ce geste est aussi congruent avec l'analyse que Boulainvilliers fait du déclin de la noblesse. Ce dernier est, selon lui, largement le fait de l'oubli par la noblesse elle-même de ce qu'elle a été et de ce qu'elle doit être. Combattre cet oubli passe par la publication des vertus des ancêtres des familles nobles à destination des générations futures. Cette vertu n'est pas définie, mais elle est fondamentalement guerrière. En cela, Boulainvilliers est héritier de tout le discours qui accorde aux armes la véritable noblesse, même s'il mentionne la vertu des magistrats et des ministres, laissant entendre que, renouvelée de génération en génération, elle peut conférer la noblesse. Seulement le principe historique de la noblesse, sa vertu première, donc la noblesse la plus véritable parce que la plus ancienne, c'est celle de la conquête franque, c'est celle des armes. Ce principe porte avec lui une histoire des rapports entre la monarchie et la noblesse. Ce point est bien connu puisqu'il est l'argument central dans l'anti-absolutisme de Boulainvilliers et dans sa contestation des évolutions de la noblesse sous Louis XIV. Ainsi la réflexion de Boulainvilliers se situe-t-elle dans le cadre conceptuel associant race, au sens de patrilignage noble, et vertu, dans lequel l'ancienneté est un lustre qui fonde les distinctions au sein du second ordre. On ne saurait en faire le penseur d'un racisme nobiliaire sans introduire dans sa pensée des considérations anachroniques. C'est pourtant ce qui va se produire lorsque le travail de Boulainvilliers, après

84. Sur l'idéologie de Boulainvilliers, H. A. ELLIS, *Boulainvilliers and the French Monarchy. Aristocratic Politics in Early Eighteenth-Century France*, New York, Cornell University Press, 1988 ; Diego VENTURINO, *La Ragioni della tradizione. Nobiltà e mondo moderno in Boulainvilliers*, Turin, Casa Editrice Le Lettere, 1993 ; Olivier THOLOZAN, *Henri de Boulainvilliers. L'anti-absolutisme aristocratique légitimé par l'histoire*, Aix-en-Provence, Presses universitaires, 1999 ; Jay M. SMITH, *Nobility Reimagined. The Patriotic Nation in Eighteenth-Century France*, Cornell, Cornell University Press, 2005, notamment p. 37-41.

avoir été intégré dans le long débat sur les origines des institutions françaises et la constitution originelle du Royaume (au même titre que les textes de Fréret, Montesquieu, Dubos ou Mably), va se trouver mobilisé dans les travaux de Montlosier et des historiens libéraux sous la Restauration, dans une configuration très différente. Ces derniers les reliront alors sous les termes d'une lutte des races, entre Gaulois et Germains, elle-même présentée comme le moteur de l'histoire de France<sup>85</sup>.

Le second volume de ce dossier portera sur deux derniers champs historiques de la catégorie de race à l'époque moderne, que nous ne faisons qu'annoncer ici. Le premier concernera les usages complexes de la notion de race en contexte colonial, qui pose évidemment la question de l'esclavage. Le second portera sur les transformations de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle qui voient des réorganisations touchant tant les espaces coloniaux, les sciences naturelles et la politique, lesquelles vont progressivement et de manières différentes selon les pays et les empires aboutir à l'émergence de la race comme un sujet et objet politique fondamental – un séisme dont les ondes se propagent encore jusqu'à nous.

Élie HADDAD  
CNRS  
CRH-RHiSoP, EHESS  
54 boulevard Raspail  
75006 Paris  
haddad@ehess.fr

Claude-Olivier DORON  
Université de Paris  
SPHERE/IHSS  
5 rue Thomas Mann  
75013 Paris  
colivierdoron@gmail.com

85. C. NICOLET, *La Fabrique d'une nation...*, *op. cit.* La bibliographie à ce sujet est considérable. Voir très récemment Matthew D'AURIA, *The Shaping of French National Identity. Narrating the Nation's Past, 1715-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020. Pour une analyse détaillée des reconfigurations autour de la notion de race dans le *Censeur européen* et les libéraux sous la Restauration, voir l'article de C.-O. Doron dans le numéro 68-3 de la *RHMC*, où nous reviendrons sur ce sujet.